

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Fantôme en héritage

Annie Jay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANNIE JAY

FANTÔME EN HÉRITAGE



Première édition parue sous la direction de Solange de
Fréminville

Illustration de couverture : Corbeau

© Hachette Livre, 1997, 2003 et 2006.

ISBN : 978-2-013-23032-2

À Jacques et à Marjolin

Lugubre héritage

Lundi, le médecin est passé. Angine, a-t-il annoncé. Ma mère a poussé un ouf de soulagement parce que, disait-elle, ce n'était pas grave et que les vacances de février débutaient.

« C'est à cause de ces drôles de courants d'air qui viennent de nulle part et qui font claquer les portes..., tentai-je d'expliquer.

— Si tu les fermes, elles ne claqueraient pas.

— Bien sûr que si ! Je te jure que je les ferme, les portes, mais elles claquent quand même... Ou alors j'ai pris froid quand j'ai décoincé la sonnette de la porte d'entrée... Cela fait trois fois qu'elle se met en marche toute seule... Cette vieille bicoque est toute déglinguée ! Tu parles d'un héritage !

— Ne détourne pas la conversation, Brice, rétorqua maman. Tu sais très bien que tu as attrapé froid pendant le déménagement. Combien de fois t'ai-je dit de rester couvert, Brice ? Combien de fois ? »

J'ai pris mon air le plus innocent, celui assorti d'un regard de chien battu agonisant, mais bien sûr je n'ai pas répliqué. Quand votre mère demande : « Combien de fois... ? » et que vous avez l'honnêteté de répondre : « Heu... Deux, trois ? », cela finit toujours mal, car elle, forcément, elle en compte beaucoup plus...

La veille, j'avais bien essayé de lui expliquer qu'à douze ans on n'a plus l'âge de sortir avec un passe-montagne et des moufles, mais elle refusait de comprendre. Imaginez un peu la scène : vous êtes devant votre future maison, une vieille bâtisse délabrée, affublé d'un bonnet rouge à pompon, coincé entre le vélo d'appartement et l'aspirateur... alors que tous les gens observent derrière leurs rideaux le déballage de vos affaires sur le trottoir.

Il y avait de quoi faire rigoler toute la population de dix à seize ans jusqu'à la fin de l'année scolaire ! Ils devaient se faire pipi dessus à

force de rire en me regardant ! Alors, j'ai enlevé cette horreur et je l'ai perdue dans les buissons. Mais de là à dire que j'avais attrapé une angine parce que j'étais resté découvert... !

De toute façon, le mardi j'allais déjà mieux. J'ai donc commencé à explorer ma nouvelle demeure.

C'est une énorme baraque du siècle dernier, à un étage. Sous la pluie fine de février elle m'avait tout de suite paru lugubre. En fait, elle l'était. Le haut portail en fer était mangé par la rouille, et le jardin ressemblait à la forêt vierge, tant les herbes étaient hautes.

Dans la maison, cela ne valait guère mieux. Les portes grinçaient comme dans les films d'épouvante. On ne pouvait pas en ouvrir une sans qu'une autre claque dans votre dos.

Le papier peint fané était arraché par endroits et les peintures s'écaillaient partout. Et je ne vous parle pas des fils électriques qui pendaient le long des murs telles des guirlandes de Noël anémiées !

L'installation était si primitive que les lampes s'allumaient et s'éteignaient toutes seules. « Surtension » affirmait maman, qui ne connaissait absolument rien à l'électricité.

Quant à la cuisine, à la salle de bains et aux W.-C., ils étaient dignes d'un musée archéologique ! Autant vous dire que j'y regardais à deux fois avant de tirer la chaîne de la chasse d'eau, histoire de ne pas être victime d'un accident mortel !

En plus, elle sentait le moisi, notre nouvelle maison, elle était froide, elle était triste.

Avant, nous habitions un petit appartement à Paris, jusqu'à ce que la lettre du notaire arrive. Un arrière-grand-oncle, un certain Joseph, venait de mourir à l'âge de cent quatre ans dans une maison de retraite. Il laissait à ma mère un peu d'argent, une vieille boutique et une grande maison, le tout dans une petite ville, Gressuy-sur-Argente. Ma mère n'avait jamais entendu parler de cet oncle, mais à vrai dire nous ne fréquentions guère notre famille.

Cet héritage surgissait à point nommé : mon père et ma mère s'étaient une fois de plus séparés, et mes résultats scolaires semblaient doucement mais sûrement, comme le *Titanic* au son de son orchestre... Alors pourquoi ne pas partir ?

Ma mère a pris une feuille de papier. D'un côté, elle a noté les avantages, de l'autre les inconvénients. Pour : nouveau départ dans la vie, grande maison, plus de Blanche pour faire du scandale. Contre : rien.

Moi, j'ai fait la même chose dans ma tête. Pour : ne plus revoir Olivia, et contre : ne plus revoir Blanche... ni Olivia.

Blanche, c'est ma grand-mère. C'est un sacré phénomène, ma Blanche ! Ma mère dit souvent qu'on a tous une croix à porter sur terre, et que sa croix à elle, c'est sa propre mère, Blanche.

C'est vrai qu'elle est un peu bizarre et qu'elle ne passe pas inaperçue avec ses cheveux rouges coiffés en brosse. Disons-le franchement, ma mère en a honte.

Blanche est artiste de variétés. Elle tourne dans des publicités pour la télévision, ses cheveux rouges s'étalent dans tous les magazines. Ma grand-mère, c'est « mamie Bazooka », la mamie la plus célèbre de la télé, celle qui, après avoir mangé son yaourt préféré, flanque une raclée à des voyous qui veulent lui voler son sac.

Blanche, je l'adore. Elle débarque toujours à l'improviste avec des cadeaux plein les bras, des petits machins sans queue ni tête, comme des stylos-billes clignotants ou des pinces à linge musicales. Lorsqu'elle s'ennuie, elle se déguise en gitane et va lire les lignes de la main à toutes les vieilles dames de l'immeuble. Quant à ma mère... elle rase les murs en espérant que les voisins ne porteront pas plainte !

Bref ! Donc, dès le mardi, j'explorais ma nouvelle maison...

Et Olivia, me direz-vous ? Pourquoi ne parle-t-il pas d'Olivia ? Eh bien d'accord, je vous en parle, puisque vous insistez. Olivia, c'est ma croix à moi. Olivia, c'est l'iceberg qui a fait couler mon *Titanic*.

Pour moi, c'était la plus jolie des filles, avec ses cheveux blonds et ses yeux dorés. J'ai fait semblant de l'ignorer pendant plus d'un mois puis, à l'anniversaire d'un copain, je l'ai invitée à danser.

J'ai collé mon nez contre ses cheveux, c'était délicieux. Elle sentait tout à la fois le lait de toilette pour bébé, la fraise des bois et la crème au caramel... J'aurais voulu la serrer contre moi jusqu'à l'étouffer, j'aurais voulu que cela dure toujours. Lorsqu'elle m'a embrassé, j'ai su que j'étais perdu.

Je suis resté au paradis jusqu'à Noël. Moi, je ne pensais qu'à elle, je ne respirais que pour elle. Pendant ce temps dans mon dos les copains riaient, car j'étais le seul à n'avoir pas remarqué qu'Olivia, elle, ne pensait pas qu'à moi...

Après, ça a été l'enfer. Au retour des vacances, elle a pris un air navré pour me dire qu'elle avait d'autres projets. Bref, je m'étais fait jeter. J'ai eu mal, j'ai eu si mal ! J'aurais voulu mourir ! Et Olivia, devant ma mine déconfite, s'était mise à rire ! J'ai eu envie de la frapper, pour qu'elle ait aussi mal que moi. Ce soir-là, Blanche m'a dit

« C'est la vie, Coco. Tiens, ma vieille copine Marguerite a une petite-fille extra... Tu veux que je te la présente ? Une jolie brune avec des petits seins comme des œufs au plat...

— Blanche...

— Ben quoi, tu ne vas pas virer coincé comme ta mère ? Allez, souris, ce n'est pas la fin du monde ! »

Eh bien si, c'était la fin du monde ! Dès le lendemain Olivia s'affichait avec un autre et j'avais l'impression que l'univers entier ricanait sur mon passage. Mes résultats scolaires ont commencé à baisser, papa est revenu à la maison, je me suis fâché avec tous mes amis, papa et maman se sont envoyé la vaisselle à la figure, papa est reparti, et le vieux Joseph a cassé sa pipe. Dans l'ordre.

Voilà comment je me suis retrouvé dans cette vieille baraque lugubre, pleine de courants d'air, alors que les vacances débutaient...

« Bon sang, me fit maman, comment notre famille a-t-elle pu vivre dans un tel mausolée ? »

La porte de la cuisine claqua violemment, lui coupant pour ainsi dire la parole puis, comme par ricochet, une pile de vieux livres posés non loin de nous dégringola. Maman sursauta et poursuivit :

« J'en ai assez de ces courants d'air ! Il faudra vérifier l'isolation des portes et des fenêtres... C'est comme ces branches d'arbre qui tapent aux carreaux quand il fait du vent, il faudra les couper. »

Elle promena un regard incrédule sur les fauteuils sans âge du salon, sur les rideaux délavés, le tapis râpé et les bibelots ternes et poussiéreux.

« ... Et refaire toute la décoration... Le vieux Joseph devait être très pieux », constata-t-elle.

En effet, il n'y avait pas une pièce qui ne fût ornée d'un crucifix, d'un rameau béni ou d'une statuette de la Vierge.

« Superstitieux, plutôt », corrigeai-je.

En plus des objets pieux, il y avait bon nombre de fers à cheval, pattes de lapin, et autres gris-gris...

« De quoi voulait-il se protéger, le vieux Joseph, demandai-je à maman avec un rien d'ironie, de quoi avait-il peur ? »

Un coup de vent fit claquer un volet. Pourtant, il n'y avait pas un

souffle d'air.

« Tu sais, les personnes âgées ont souvent des manies... », m'expliqua Maman en s'avançant vers la cheminée.

Deux cadres ovales, aux verres épais comme des hublots de sous-marin, trônaient au-dessus. Dans celui de gauche se trouvait la photo grisâtre d'un homme aux moustaches en guidon de vélo, dans l'autre celle d'une femme à l'air sévère en robe boutonnée jusqu'au menton.

« Qui est-ce ? demandai-je.

— L'homme aux moustaches, c'est sûrement ton arrière-arrière-grand-père François, le père de Joseph et le grand-père de Blanche...

— Et la femme à moustaches ? »

À ce moment-là, je suis sûr d'avoir entendu un rire, un rire de fille. Mais ma mère, elle, ne s'en rendit pas compte.

« C'est sans doute Berthe, sa femme. Il faudra enlever ces nids à poussière pour y mettre des choses plus gaies.

— Il doit bien y avoir des tableaux au grenier. »

C'était sorti tout seul. Pourquoi avais-je dit cela ?

Cette nuit-là, j'ai rêvé d'Olivia. Elle se pendait au cou d'un malabar, un de ceux que mamie Bazooka met en fuite d'un coup de cuillère à pot (de yaourt) dans sa publicité. Et moi, je me contentais de hausser les épaules, et je m'en allais d'un air piteux. Sur mon passage, des voix sans corps me jetaient dans l'ombre : « Lâche, mauviette, pauvre cloche, raté... » Cela faisait mal comme des coups de caillou. Un vrai cauchemar. Lorsque je me suis réveillé, j'aurais voulu aller me terrer à l'autre bout du monde pour échapper à Olivia. Mais Gressuy n'était qu'à cent kilomètres de Paris et, de toute façon, Olivia y était venue avec moi, dans ma tête.

Mercredi, je suis monté au grenier.

Passé le premier étage, l'escalier était plein de toiles d'araignée. J'ai dû me tailler un chemin à la force des bras comme Indiana Jones dans son temple aztèque, sauf que moi j'étais armé d'un balai, d'une torche électrique, et pas d'un fouet.

La porte du grenier était petite, basse, et toute de guingois. Lorsque j'ai tiré sur le loquet, il m'est resté dans la main. Pour ouvrir cette maudite porte, j'ai dû me servir du balai comme d'un levier, avec

l'étrange sensation d'être un cambrioleur en train de forcer un coffre-fort. Après cinq bonnes minutes de tentatives infructueuses, la serrure céda enfin avec un grincement qui ressemblait à un cri.

Dans le grenier, c'était si sombre qu'un instant je me suis demandé si je n'allais pas attendre le retour de ma mère avant de m'aventurer plus loin. Mais l'image du malabar qui m'avait volé Olivia apparut dans mon esprit. Il me montrait du doigt et, de sa voix traînante de grosse brute sans cervelle, il me traitait de trouillard. Alors, pour le faire taire, j'ai allumé la torche, j'ai brandi le balai et j'ai avancé en tremblant.

Je me déplaçais lentement, les doigts crispés autour de la lampe. Dans le rai de lumière, la poussière en suspension brillait comme des paillettes d'or. Ma torche créait sur les murs des ombres longues, jaunes, étranges et mouvantes.

Un instant, j'y reconnus une silhouette ondulante avec des bras qui semblaient m'appeler. Le cœur battant, je secouai la tête pour chasser la vision, puis je me concentrai sur le bruit de mes pas qui faisaient gémir les lattes disjointes du plancher.

Je marchais comme dans un rêve, me frayant un chemin entre caisses et malles entassées. Je ne savais plus, au juste, ce qui m'avait poussé à venir me perdre dans ce capharnaüm, mais une inexplicable nécessité me faisait avancer toujours plus loin, malgré ma peur.

Je déplaçai un petit cheval à bascule poussiéreux qui se trouvait au milieu du chemin, puis un mannequin d'osier à forte poitrine et à la taille étranglée. La mémé Berthe avait peut-être de la moustache, mais aussi la taille sacrément fine, pensai-je tout à coup.

En fait, je ne savais rien de mon arrière-arrière-grand-mère et je me rendis compte que Blanche avait toujours mis un point d'honneur à détourner la conversation, chaque fois que je posais des questions sur sa famille.

Je commençais à peine à reprendre confiance en moi, qu'une souris détała presque sous mes pieds. J'avoue que j'ai eu si peur que j'ai lâché torche et balai en criant.

C'est alors que, derrière moi, le petit cheval de bois s'est mis à se balancer doucement avec un bruit de grelots qu'on secoue. Mes cheveux se sont dressés sur mon crâne, et je crois bien que j'aurais déguerpi si, dans ma tête, le malabar d'Olivia ne m'avait pas de nouveau montré du doigt en ricanant.

Non, je mens : en fait j'étais paralysé par la peur. Je suis resté planté, la sueur perlant à mon front, à attendre que ma respiration se

calme. J'écoutais, comme hypnotisé, le balancement du petit cheval, de plus en plus lent et régulier, jusqu'à ce qu'il cesse.

Alors, pour me rassurer, je me suis fait la morale. De quoi avais-je peur ? Des vampires, des loups-garous, des fantômes ?

Primo, c'est bien connu, les vampires ne sortent que la nuit. D'accord, le grenier était tout noir, mais dehors il faisait grand jour. *Deuzio*, les loups-garous ne se transforment qu'à la pleine lune...

« C'est quand la pleine lune ? » me demandai-je tout à coup avec angoisse. Non, ce n'était que le premier quartier. Et *tertio*, les fantômes n'existent pas.

Je serais prêt à jurer que j'ai entendu un petit rire, un rire de fille. Quand vous avez la trouille, c'est fou comme votre imagination peut vous jouer des tours !

Je me suis penché pour ramasser la torche et là, dans le rai de lumière, au ras du sol, j'ai aperçu tout à coup un pied. Un pied humain. J'ai fermé les yeux et compté jusqu'à dix mais, lorsque je les ai rouverts, le pied était toujours là. Le malabar d'Olivia aussi, et il me montrait du doigt.

Alors j'ai ramassé la lampe en tremblant. Mon père prétend qu'il y a toujours une explication logique à tout. Le problème, c'est que mon père raconte souvent des histoires. La dernière fois qu'il est revenu vivre avec nous, il a dit que c'était pour toujours. Cela a duré un mois.

J'ai poussé un ouf de soulagement. Non pas parce que mon père était reparti, mais parce que le pied appartenait à un tableau presque aussi grand que moi. Je me suis approché à petits pas, jusqu'à le toucher. Il représentait une jeune fille assise. Elle portait une longue robe blanche serrée sous sa poitrine d'adolescente par un ruban vert. Elle était plutôt jolie, avec ses longs cheveux bruns dont une boucle retombait négligemment sur son décolleté.

Ses yeux gris-bleu avaient un regard velouté, et le peintre lui avait dessiné une bouche rose relevée en un sourire de Joconde énigmatique. Ses mains fines tenaient un livre. Ce qui me frappa le plus, c'était ses pieds nus, comme si on l'avait surprise au sortir du lit en chemise de nuit.

Étrange, ce tableau ! Il m'attirait malgré moi... Il paraissait si vivant qu'on avait l'impression que la jeune fille allait se lever, poser son livre et dire en cherchant autour d'elle : « Où sont mes chaussures ? »

Un instant, je me suis demandé pourquoi, elle, si belle, était reléguée là, au grenier, alors que Berthe et François, dans leurs cadres hideux, trônaient au salon. Oui, pendant un instant, je me le suis

demandé, car l'instant suivant...

« Emmène-moi », semblait-elle dire.

Alors, bien sûr, je l'ai emmenée.

Étrange rencontre

Le jeudi, ma mère était partie voir la boutique de l'oncle Joseph avec un entrepreneur. Elle s'était mis en tête de faire quelques travaux et de la rouvrir au plus vite pour gagner sa vie.

Joseph, lui, avait tenu cette quincaillerie pendant trente ans et, à vrai dire, j'imaginai mal ma mère en train de vanter les mérites des clous et des boulons aux bricoleurs du coin ! Sans compter que la boutique était fermée depuis vingt ans. Vu son état, cela coûterait moins cher de tout détruire pour reconstruire ensuite, je l'avais constaté le matin même, lorsque j'étais passé devant en faisant un tour à vélo pour découvrir Gressuy.

Invariablement, les gens se retournaient sur moi. J'entendais dans le sillage de mon vélo :

« C'est qui, ce gamin-là ? »

Cela devait sûrement jaser dans les chaumières ! J'imaginai les commères :

« Vous vous rendez compte, une femme seule avec un enfant dans cette grande maison lugubre ! C'est comme je vous le dis, elle va rouvrir la quincaillerie du père Joseph, vous savez, le centenaire... »

Je me suis arrêté un instant en face du collège. Six ou sept jeunes de mon âge, à l'air plutôt sympathique, étaient assis sur les marches de l'entrée. J'allais m'approcher pour lier connaissance, lorsque j'entendis la phrase fatale :

« Qui c'est, celui-là ? » demanda un gars costaud en survêtement.

Son voisin, un petit blond à lunettes, répliqua :

« Ben, le Parigot du château fort. Tu sais bien, celui au bonnet de nuit à pompon... »

Leurs rires me firent rougir de honte. Ça y est, j'étais repéré ! Et

aujourd'hui, par malheur, le malabar d'Olivia ne traînait pas sur mon porte-bagages pour me traiter de trouillard ! Alors, n'écoutant que mon courage, j'ai fait demi-tour et je suis rentré chez moi.

Effectivement, constatai-je avec dépit en arrivant, la maison ressemblait à un château fort avec ses grilles si hautes qu'on ne voyait pas la bâtisse depuis la rue. Pour un peu, on aurait pu imaginer un chemin de ronde derrière, avec des gardes armés jusqu'aux dents.

Mais, à vrai dire, l'architecture de mon nouveau foyer était le dernier de mes soucis. J'étais devenu « le Parigot du château fort au bonnet de nuit à pompon » ! Je n'avais plus qu'à hiberner comme les marmottes en attendant la fin des vacances... Avec un peu de chance, on aurait oublié l'histoire du bonnet d'ici là !

J'ai jeté mon vélo dans l'herbe devant le perron, et je suis monté dans ma chambre pour y cacher mon humiliation.

Il me fallut une bonne heure avant de pouvoir penser à autre chose. J'ai branché ma radio, puis j'ai exhumé d'un carton une pile de vieux *Lucky Luke*, et je me suis affalé sur mon lit pour les lire. Je les connaissais par cœur, bien sûr, mais qu'importe ! cela m'empêchait de méditer sur le fameux bonnet, sur Olivia, et surtout sur la grosse couche de lâcheté dont j'étais enduit...

C'est alors que le premier incident se produisit.

Ma mère m'avait assuré que l'on n'avait pas de crochet assez solide pour fixer le grand portrait de la fille au mur du salon. Dans la maison d'un quincaillier, avouez que c'est un comble ! Je l'avais donc remonté - allez savoir pourquoi - dans ma chambre et posé sur la commode en face de mon lit.

Puisque nous avions le choix, j'avais opté pour une petite chambre donnant sur le jardin. Elle comprenait une cheminée, un lit en cuivre, une grosse armoire et une commode. On y avait ajouté mon bureau de Paris et, malgré la peinture écaillée, elle me plaisait bien, ma chambre.

Donc, j'en étais à mon troisième *Lucky Luke* lorsque la commode craqua. Un craquement léger, comme en font tous les vieux meubles. Enfin, c'est ce que dit ma mère.

À Paris nous n'avions que du « faux bois », de l'aggloméré. Ça a l'air du bois, ça a la couleur du bois, mais ça n'a rien à voir, paraît-il.

Bref, la commode craqua. Elle craqua une fois, deux fois, trois fois... À la troisième, je levai le regard vers elle (la commode) et je vous jure que je l'ai vue me faire un clin d'œil (la fille, bien sûr, pas la commode). C'était très léger, comme un battement de cils, et pourtant,

je ne rêvais pas. Je suis resté un bon moment entre rire et panique à me demander si je n'avais pas abusé du sirop contre la toux... Quand on commence à avoir des hallucinations, c'est forcément qu'on a un mille-pattes au plafond. À moins qu'on ait forcé sur le rhum du baba, ou fumé l'herbe du gazon...

Sans compter que, lundi, le médecin avait l'air bizarre et que... J'ai quitté un instant le portrait des yeux pour me jeter sur le flacon de sirop posé sur ma table de nuit. « Maux de gorge », il n'y avait pas d'erreur. La fille se mit à rire mais, le temps que je relève la tête, elle était de nouveau muette.

Je suis resté immobile cinq bonnes minutes à l'observer, à guetter, le cœur battant, la moindre chose anormale... Mais il ne se passa plus rien et je finis par me persuader que j'avais rêvé.

Je venais à peine de me replonger dans ma bande dessinée que la porte de l'armoire s'ouvrit en grinçant, comme poussée par une main invisible. J'ai senti tout mon corps se couvrir de chair de poule, mais j'ai fait celui qui n'avait rien entendu, et je me suis obstiné à garder les yeux baissés sur mon livre, comme si ma vie en dépendait.

Mais lorsque la porte s'est refermée avec un claquement sec, et que le tableau est tombé tout seul de la commode presque sous mon nez, j'ai eu tellement peur que j'ai sauté du lit et foncé hors de la chambre, puis j'ai descendu l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée sur les chapeaux de roue. J'ai sûrement dû battre le record du monde du cent mètres, et je crois que je courrais encore, si ma mère ne m'avait pas arrêté en chemin !

« Où vas-tu, Brice ?

— Maman ! Il se passe de drôles de choses, les meubles bougent tout seuls !

— Ah ça, c'était à prévoir, qu'il y ait des souris... C'est comme ces saletés de courants d'air... »

Elle paraissait fatiguée, ma mère. Elle posa son sac, puis elle enleva son manteau. Elle ne semblait pas s'apercevoir le moins du monde de ma panique. Heureusement, parce que je ne devais pas avoir l'air malin avec mes histoires de meubles qui bougent !

« Il va falloir qu'on trouve un chat ou qu'on achète des tapettes, poursuivit ma mère. C'est très désagréable tous ces grincements, ces bruits bizarres et ces souffles d'air, surtout la nuit. Je me demande si nous n'avons pas fait une bêtise en venant nous installer ici... »

Oui, moi aussi, je me le demandais !

Je jetai un regard furtif par-dessus mon épaule sur le palier du premier étage où la porte de ma chambre était restée grande ouverte. Je m'attendais presque à voir débouler dans l'escalier une horde de monstres sanguinaires... Pendant ce temps, ma mère, qui ne se doutait pas du drame qui me torturait, continuait :

« La boutique est dans un état pitoyable. Nous allons dépenser jusqu'au dernier centime de cet héritage en réparations, et je n'ai pas de travail. De quoi allons-nous vivre ? »

Évidemment, moi j'étais là avec mes histoires de tableau qui cligne de l'œil, alors que ma mère se faisait du souci pour notre avenir... C'était mesquin, non ? En tout cas, j'ai presque réussi à m'en persuader. J'ai essayé de prendre un air détaché pour lui répondre :

« On pourrait vendre la maison et rentrer à Paris...

— Non, le notaire m'a affirmé que personne n'en voudrait. Une maison de dix pièces, et dans quel état ! Il faudrait une armée d'ouvriers rien que pour défricher le jardin ! »

Domage.

Elle alla s'asseoir lourdement, et j'ai cru un instant qu'elle allait se mettre à pleurer. Je suis comme tous les gosses, je n'aime pas voir ma mère pleurer. Cela me met toujours mal à l'aise, un peu comme si j'en étais responsable.

« Tu es tout pâle, mon Brice, fit maman en relevant brusquement la tête. Tu n'aurais pas dû sortir si tôt avec ton angine. Retourne vite dans ta chambre, et prends donc du sirop, chéri. »

Des clous ! Jamais je ne serais remonté dans ma chambre, alors que la réincarnation de Jack l'Éventreur m'attendait peut-être derrière la porte ! Mais comment le lui dire ?

« Je... vais plutôt me faire un chocolat chaud. Tu en veux, maman ?

— D'accord. »

Et voilà, je m'en étais tiré par une pirouette. Cependant il n'était que onze heures du matin et, dans seulement dix petites heures, il me faudrait regagner ma chambre pour m'y coucher...

Qu'est-ce que c'est dur d'être courageux !

J'ai traîné tant que j'ai pu devant la télévision, jusqu'à onze heures du soir. Ma mère a bien rouspété, alors j'ai prétexté que c'était les vacances. Et puis il a bien fallu y aller. Alors là, j'ai été vraiment très lâche.

« Maman, peux-tu monter avec moi, s'il te plaît ? La prise de ma lampe de chevet est débranchée et il faut pousser le lit pour la remettre...

— Brice, combien de fois t'ai-je interdit de jouer avec les prises électriques ! »

Brave mère, qui croit que son rejeton de douze ans en est encore à jouer avec les prises électriques... Elle commençait déjà à gravir les marches. Je la suivais à dix pas, lorsqu'elle entra dans ma chambre.

« Elle n'est pas débranchée, ta lampe de chevet ! dit-elle d'une voix étouffée.

— Ah bon ? » fis-je d'un air étonné.

Je tendis l'oreille depuis le palier. Allait-elle se mettre à hurler de terreur lorsque le tableau volant lui sauterait à la figure ? Non, rien. Finalement, je suis arrivé à la porte, pour trouver maman à quatre pattes sous le lit à la recherche de la prise. Elle alluma et répéta :

« Regarde, elle n'est pas débranchée, ta lampe de chevet ! »

La seule chose que je vis, moi, c'est que le portrait était remonté tout seul sur sa commode.

« Ah bon ? » bredouillai-je, la gorge nouée.

Ce, soir-là les dialogues n'étaient pas très variés. Ma mère se relevait déjà et s'essuyait les mains sur son jean. Dans un instant, elle serait sortie.

« Dis, criai-je presque, tu ne veux pas redescendre le tableau ? On pourrait le pendre au salon demain, quand on aura trouvé un clou... »

Et elle s'empara du tableau. Ma mère est très serviable et je suis un vrai faux jeton. Aussi ai-je vite éprouvé des remords. Et si le tableau lui sautait à la gorge ? S'il lui arrivait quelque chose à cause de ma lâcheté ? Je l'écoutai descendre l'escalier en croisant les doigts pour conjurer le mauvais sort : quelques minutes plus tard, elle remontait, vivante et en bonne santé.

Alors, la lampe torche à la main, je me suis mis à faire le tour des recoins sombres de ma chambre pour en débusquer les éventuels monstres cachés. Rien. J'ai donc ri bêtement de mon imagination, et je me suis couché.

Je crois que tout se passa bien jusqu'à trois heures du matin. Ceux qui vous disent que minuit est l'heure du crime se gourent.

À trois heures, mon radio-réveil s'est mis en marche. Tout seul. Le temps que je comprenne, le programme de radio changea pour de la

musique classique. Moi, les yeux clos dans le noir, j'ai hésité entre appeler ma mère ou sortir un bras de dessous les couvertures pour allumer la lumière.

J'ai sorti mon bras sans pour autant ouvrir les yeux, et je suis parti à tâtons à la recherche de l'interrupteur. Comme je ne le trouvais pas, j'ai ouvert les yeux. Je n'aurais pas dû. C'est alors que je la vis, la fille du tableau. Elle semblait flotter dans l'air au pied de mon lit, dans sa robe blanche.

J'étais si terrifié que j'ai essayé en vain de crier, j'étais comme paralysé. Et elle, elle me regardait d'un air calme. Moi aussi, je la regardais, et même que je voyais au travers de son corps.

« Il ne faut pas avoir peur », me dit-elle.

Tiens, cette bonne blague ! Ne pas avoir peur ! J'étais sûrement en train de rêver. Cette histoire de tableau volant m'avait tellement impressionné que j'en rêvais cette nuit. Donc, je rêvais que j'étais éveillé dans mon lit à cause d'un fantôme...

« Tu ne rêves pas », me dit la fille.

Elle avait une voix qui semblait venir de partout et de nulle part. La fille souriait, elle n'avait pas l'air hostile. Alors, pensai-je tout à coup, pourquoi s'amusait-elle à faire grincer les portes et à sauter des commodes ?

« Pour attirer ton attention, bien sûr. »

Je n'avais pas parlé, et pourtant elle m'avait répondu ! « Maman ! » hurlai-je dans ma tête.

« Elle ne t'entend pas », fit la fille en se posant par terre.

Elle s'approcha de moi, et je crois que mon cœur manqua de lâcher ! J'ai essayé désespérément de sortir du lit, mais j'avais l'impression que mes muscles ne répondaient pas. « Remue-toi », criai-je dans ma tête, sans résultat.

La fille se mit à rire, de ce petit rire cristallin que j'avais entendu à diverses reprises. Et j'ai compris tout à coup qu'elle m'observait à mon insu depuis notre arrivée...

« Eh oui. »

... et qu'elle lisait dans mes pensées, mes horribles pensées de lâche ! J'allais me réveiller, j'allais sûrement me réveiller !

« Non... Puisque tu ne dors pas. »

En plus, elle devait tout savoir sur moi et Olivia. Tout. Même ce que

je n'avais pas osé dire à mon meilleur copain.

« Oui ! » dit-elle avec son petit rire.

Sa réponse me fit l'effet d'un coup de fouet. Cette fille avait le culot d'entrer dans ma tête pour y pomper mes pensées les plus secrètes, et elle trouvait ça drôle ! Après la peur, ou peut-être à cause de la peur, c'est la colère qui monta en moi, jusqu'à me submerger :

« Dis donc, malpolie, on ne t'a pas appris à respecter l'intimité des autres ? »

C'était stupide comme réaction, mais je n'arrivais plus à m'arrêter.

« Tu te crois maligne de réveiller les gens pour leur flanquer la trouille ? Tu trouves ça drôle de voler dans la pièce et de faire grincer les portes ? Pourquoi ne vas-tu pas casser les pieds de quelqu'un d'autre, hein ? D'ailleurs, les fantômes n'existent pas et il y a forcément une explication logique... »

J'ai tendu le bras vers la table de nuit, et cette fois j'ai trouvé l'interrupteur de la lampe du premier coup.

La pièce était vide. J'ai éteint la radio d'un geste décidé, puis je suis resté un bon moment assis dans mon lit, les bras croisés, à attendre que la fille se manifeste.

Je l'avais sûrement vexée et elle était partie. Non, elle n'existait que dans mon imagination, décidai-je avec bon sens. Oui, c'était certainement ça : j'avais encore oublié de prendre mes médicaments, j'avais fait un cauchemar à cause de la fièvre. Quant au radio-réveil, il était si vieux qu'il avait dû se détraquer tout seul... Pas de quoi en faire un drame !

J'ai avalé une double ration de sirop contre la toux et je me suis rendormi comme un bébé.

Le lendemain, je me suis éveillé au chant des petits oiseaux. Un beau soleil filtrait au travers des persiennes, il y avait dans l'air comme un goût de printemps, et j'ai souri en repensant à mon cauchemar de la nuit. « A-t-on idée de se mettre dans des états pareils ? » pensai-je en me moquant de moi-même. Je me sentais de très bonne humeur, et la fierté d'avoir réussi à maîtriser ma peur n'y était pas pour rien.

Cela ne dura pas longtemps. Lorsque je me suis retourné pour regarder l'heure au radio-réveil, mon sang se glaça dans mes veines : le tableau, que ma mère avait descendu la veille, était de nouveau sur la commode.

La fille m'a cassé les pieds toute la matinée. Je ne pouvais pas faire

un pas sans sentir sa présence dans mon dos. Oh, elle savait rester discrète, elle se contentait d'apparaître de temps en temps sans dire un mot. Je voyais tout à coup sa silhouette se dessiner, son visage prenait un air triste à faire pleurer une pierre, puis elle disparaissait dans un soupir douloureux. Pour un peu, j'aurais eu mauvaise conscience de l'avoir rabrouée cette nuit...

Pour un peu seulement, car je ne pouvais m'empêcher de sentir ma peau se hérissier et mon cœur battre à exploser chaque fois qu'elle se matérialisait. C'était exaspérant ! Je faisais des efforts désespérés pour tenter de me convaincre que je n'étais pas fou, mais dès que je parvenais à retrouver mon calme, elle apparaissait et me flanquait de nouveau une peur bleue...

Et toujours muette avec ça ! Impossible de savoir pourquoi elle me collait, comme une moule à son rocher.

Après le petit déjeuner, ma mère était venue chercher le tableau. Elle pesta comme un beau diable que si je l'aimais tant, je n'avais qu'à me le garder, ce tableau, que ce n'était pas la peine de le lui faire transporter dix fois par jour...

Je me suis bien gardé de lui répondre, parce que j'aurais eu du mal à lui expliquer que je n'y avais pas touché, moi, au tableau.

De toute façon, elle ne m'aurait pas cru. Ma mère soutient souvent qu'elle est une femme logique et responsable. Logique et responsable, chez un adulte, cela veut dire que les tableaux ne montent pas les escaliers tout seuls, et que les enfants racontent des histoires.

Le pire, c'est que pendant que ma mère pestait en soulevant la toile, la fille était juste derrière elle, et que ma mère ne l'a même pas vue...

« Regarde-moi quand je te parle, Brice ! »

Ouille ! Ma mère n'était pas de bonne humeur.

« Tu crois que c'est le moment de faire des caprices ? poursuivit-elle. À ton âge ! Tu ne crois pas que j'ai suffisamment d'ennuis sans avoir à faire, en plus, le déménageur pour toi ! »

C'est toujours comme ça avec les parents ! Hier, j'étais trop jeune pour toucher aux prises électriques, et aujourd'hui trop vieux pour faire des caprices. Allez y comprendre quelque chose ! Dans mon champ de vision, la fille m'a fait un clin d'œil de connivence, puis elle s'est évaporée...

« Brice ! »

Ça allait mal finir pour mon matricule ! Mieux valait jouer les carpettes. Sans doute ma pauvre mère avait-elle passé la nuit à se

demander ce que l'avenir nous réservait...

« Je suis désolé, maman. Ce n'est pas la peine de descendre ce tableau, je suis sûr que de toute façon il remontera... Je veux dire qu'il est bien où il est.

— Range-moi ta chambre, l'entrepreneur passe tout à l'heure pour faire un devis. Il va contrôler l'installation électrique. Débarrasse-moi ce fourbi. Nous ne sommes pas là depuis huit jours, et j'ai déjà l'impression de vivre dans un bidonville ! »

Bien sûr, elle exagérait. Le fourbi se résumait à dix ou douze bandes dessinées étalées sur la descente de lit, une boîte à chaussures pleine de cassettes - d'accord, il y en avait aussi autour de la boîte - plus quelques jeans sales, quelques sous-vêtements, quelques chaussettes, quelques chaussures, mon baladeur, mes rollers, mon cahier de textes, ma collection de timbres, un bol à moitié rempli de chocolat, mon ballon de foot...

« Brice, tu finiras comme ta grand-mère ! »

Là, c'était l'insulte suprême. Blanche avait la réputation d'être une dangereuse farfelue sans foi ni loi... Mais j'avais appris à parer le coup :

« Je le dirai à mamie Jacqueline, que tu la prends pour une dégoûtante qui vit dans un bidonville. »

Ma mère faillit tomber à la renverse ! Mais cela n'a rien d'étonnant, puisqu'elle marche à tous les coups.

« Brice, tu n'as pas honte ! Dire cela de ta pauvre mamie Jacqueline ! »

Je ne sais pas pourquoi, mais maman appelle toujours son ex-belle-mère « cette pauvre Jacqueline ». Ma grand-mère paternelle est pourtant une adorable vieille dame très comme il faut. Elle et papy Louis se sont fait un sang d'encre lors du divorce de mes parents (c'est ce qu'ils disent à chacune de nos visites). Bien sûr, j'étais trop petit à l'époque pour comprendre pourquoi papa et maman se disputaient tout le temps. Par contre, ce que ma mère m'a vite fait comprendre, c'est que nous ne mangions pas grâce aux pinces à linge musicales de Blanche, mais plutôt avec l'argent que papy et mamie nous envoyaient chaque mois.

Une fois, j'ai demandé à ma mère pourquoi mon père ne lui versait pas une pension. Elle a rougi et s'est détournée pour m'expliquer que papa vivait à l'étranger, sur une plate-forme pétrolière où il n'y avait ni téléphone ni boîte aux lettres, et que c'était aussi pour ça qu'il ne venait pas souvent me voir... C'est fou comme certains adultes peuvent

mal mentir.

« Alors là, tu exagères ! » s'écria tout à coup maman en repoussant du bout du pied un morceau de sandwich au camembert.

Tiens, celui-là, je l'avais cherché partout avant-hier mais je ne risquais pas de le trouver, puisqu'il était caché sous mes baskets.

« D'accord, je range, je range... »

Maman a claqué la porte si fort en sortant que j'ai cru que les vitres allaient se briser. Évidemment, si moi j'avais claqué la porte, je me serais fait enguirlander parce que ce ne sont pas des manières. Mais, elle, elle avait le droit...

La fille s'est mise à rire. Je me suis penché pour ramasser une chemise tire-bouchonnée, et je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire entre mes dents :

« Cela n'a rien de drôle !

— Rabat-joie ! »

Je me suis relevé aussitôt pour regarder autour de moi, mais elle n'était pas dans la pièce. Si, enfin je la vis. Elle flottait au plafond, assise sur un fauteuil invisible, les jambes croisées et le menton posé dans ses mains.

J'avais beau m'attendre à tout, cette fois encore je sentis mon cœur bondir dans ma poitrine. On n'a pas idée de flanquer des trouilles pareilles à des gens qui ne vous ont rien fait !

J'ai réussi à jouer celui qui ne s'intéresse pas à elle et j'ai continué à ranger mes vêtements comme si de rien n'était.

« Dis, à quoi cela sert-il ces espèces de petites culottes sans jambes de toutes les couleurs ? »

Je lui ai lancé un regard noir, puis j'ai entrepris de rassembler mes slips et mes chaussettes sales sans attendre. Est-ce que ce sont des façons de reluquer les sous-vêtements des autres ? Cette fille était d'un sans-gêne !

« Ah bon, cela sert à ça, tes petites culottes ? De mon temps les hommes portaient des caleçons... »

Je suis quelqu'un de pudique, je n'ai pas pour habitude d'étaler mes sous-vêtements devant les filles, même les filles mortes. Alors, j'ai senti la moutarde me monter au nez, j'ai fait un tas de mes vêtements et je les ai fourrés en un temps record dans le premier tiroir de la commode.

« Ne t'énerve pas, je voulais juste faire la conversation... »

Sa voix était douce et rieuse, mais j'avais vraiment l'impression qu'elle se moquait de moi, alors j'ai crié :

« Fiche-moi la paix, arrête de m'embêter, et mêle-toi de tes oignons ! Si tu es un fantôme, retourne avec les fantômes. Moi, je suis vivant et je n'ai rien à faire avec toi, tu m'entends ? »

Elle a froncé les sourcils, puis elle a disparu soudainement avec le bruit d'un ballon de fête foraine qui explose.

« Bon débarras ! »

J'ai refermé rageusement le tiroir de la commode mais, en relevant la tête, j'ai croisé ses beaux yeux gris-bleu sur le tableau. Alors, je l'ai retourné, face contre le mur, pour ne plus voir son air triste et cette petite larme qui glissait le long de sa joue.

J'ai rangé ma chambre dans un silence épais à couper au couteau. Je n'arrêtais pas de penser qu'elle ne m'avait fait aucun mal et que, moi, je l'avais renvoyée comme une malpropre. Lorsque je suis descendu au salon, les remords me submergeaient déjà. Idiot, n'est-ce pas ? Surtout que les fantômes n'existent pas...

Cabane et copains

J'étais remonté dans ma chambre après le passage de l'entrepreneur en espérant, sans oser me l'avouer, que la fille y serait.

J'ai retourné le tableau pour constater qu'il avait retrouvé son sourire énigmatique. J'avais sans doute rêvé l'air triste et la larme sur la joue. Dans ma tête, j'ai commencé à lancer un timide « excuse-moi », car j'étais sûr qu'elle était branchée sur ma fréquence.

Cela me coûtait de faire cela, et cette bourrique qui ne répondait pas !

« Excuse-moi », pensai-je plus fort. Peut-être était-elle quelque part sur un nuage à regarder passer les avions ? Rien.

« Je m'excuse ! criai-je tout haut. Oh ! Eh ! Tu m'entends ? »

La porte s'ouvrit tout à coup, mais sur ma mère. Je m'attendais si peu à la voir que j'ai fait un bond.

« Que t'arrive-t-il, Brice ?

— Mais... rien, maman.

— Tu parles tout seul maintenant ? »

Elle me regardait d'un air inquiet. Que pouvais-je lui dire ? Que j'appelais le fantôme du tableau pour lui demander pardon d'avoir été grossier ? J'ai pris le parti d'en rire :

« Je voulais savoir si en plus de l'électricité, il ne fallait pas revoir l'isolation. Alors je t'ai crié des excuses à cause du bazar de ce matin et tu m'as entendu... Conclusion, il faut refaire l'isolation. »

Ma mère n'a pas eu l'air d'y croire une seconde. Mais moi, à sa place, je ne me serais pas cru non plus, j'étais vraiment trop mauvais. J'ai donc appliqué d'urgence le plan numéro deux. C'est une tactique de Blanche : « Coco, la meilleure des défenses, c'est l'attaque... »

« Il est gentil l'entrepreneur... Tu sais, il m'a demandé où était papa. Alors je lui ai dit que vous étiez divorcés et il n'avait pas l'air de trouver ça triste... D'ailleurs, il fallait voir comment il te regardait...

— Brice, assez ! »

Elle a rougi, ma mère. Si si, je vous le jure ! Et elle s'est levée d'un bond pour sortir de la pièce.

Me voilà bien, pensai-je tout à coup. Ma mère avait en tête de changer de vie en venant à Gressuy. D'accord, mais jusqu'à quel point ? Jusqu'à présent, elle n'avait jamais parlé de remplacer papa.

Il faut vous expliquer que, malgré le divorce, papa revenait à la maison périodiquement pour tenter de recoller les morceaux avec maman. Ils s'y prenaient sans doute mal car, chaque fois, il y avait davantage de casse.

Bref, si je ne me méfiais pas, maman risquait de me ramener le premier beau-père venu...

J'étais de nouveau seul - enfin peut-être -, avec cette fille allez savoir ! C'est alors que j'entendis du bruit. Oh, pas dans ma tête, pas dans ma chambre, non : dehors.

Par la fenêtre, je vis dans la forêt vierge du jardin une colonne d'explorateurs qui longeait le mur d'enceinte à la queue leu leu. Ils étaient trois : deux garçons et une fille. Je les reconnus sans peine, car je les avais vus la veille devant le collège. Il y avait le costaud, le blond à lunettes et la petite brune.

Mon sang ne fit qu'un tour ! Non contents de s'être moqués de moi, ces trois-là avaient le culot de venir me narguer chez moi, dans mon jardin...

J'ai alors compris ce que ressent le gorille solitaire qui défend son territoire dans la brume... Une folie quasi meurtrière m'a saisi, et je suis descendu en courant pour expulser les trois affreux qui foulaient aux pieds l'herbe de *mon* jardin sans *mon* autorisation.

Malheureusement, lorsque j'atteignis le mur, ils avaient déjà disparu. Leurs traces dans les hautes herbes étaient toutes fraîches et je décidai de les suivre.

Le jardin dessinait un grand L. Par chance, je venais d'apercevoir un bout de blouson jaune qui tournait le coin du mur. J'y arrivai à mon tour, et c'est le cœur battant que je glissai un œil dans le renforcement. Je ne vis tout d'abord que de vieux arbres fruitiers, nus et décharnés, au milieu d'une jungle de fourrés aussi hauts que moi. Qu'allaient-ils donc y faire ?

Je m'approchai prudemment. La rage m'avait passé, maintenant c'était plutôt la curiosité qui m'animait. Voilà qu'ils entraient dans une cabane à outils... À vrai dire, n'ayant pas pris la peine d'explorer le jardin, j'ignorais qu'il en existait une. Elle semblait en assez bon état, il n'y avait pas de doute, mes trois lascars devaient y venir régulièrement.

Lorsque la porte de la cabane se referma sur eux, j'approchai sans attendre.

« Zut ! fit une voix à l'intérieur. C'est vraiment pas de chance ! Il va falloir déménager toutes nos affaires...

— Où va-t-on s'installer ? dit la fille avec une note de tristesse. Je viens ici depuis que je suis toute petite. C'est presque chez moi !

— Eh bien, maintenant, ajouta l'autre garçon, c'est chez le Parigot...

— Ils ne pouvaient pas rester à Paris, ces gens-là ! s'écria la fille. C'est trop facile de venir ici et de nous voler la cabane du château fort ! Ce n'est pas juste ! »

Comme j'entendais mal, je tentai de coller mon oreille contre la paroi de bois. À dix centimètres au-dessus de mon visage, il y avait une espèce de lucarne. Je me suis haussé sur la pointe des pieds et j'ignore ce qui se passa alors, mais une latte de bois bougea en faisant un potin d'enfer.

Et là j'entendis très bien... mes trois clandestins sortir en courant comme un seul homme pour me faire face : j'étais pris la main dans le sac en train d'espionner.

Je me sentais bête, vraiment très très bête... Moi qui, encore cinq minutes auparavant, avais l'intention de les expulser, faisais à mon tour figure d'intrus, dans mon propre jardin. Car en fait, ils n'avaient pas tort, j'étais bel et bien un étranger à Gressuy, et ils étaient ici chez eux.

Ils me fixaient, droits, fiers, dignes, et moi je me sentais de plus en plus bête. J'ai avalé péniblement ma salive. Il était temps d'enterrer la hache de guerre. Je pris le parti de sourire.

« Elle n'est pas mal, votre cabane.

— Nous allons débarrasser nos affaires, me lança le costaud. Ne t'inquiète pas, nous n'en avons pas pour longtemps.

— Vous l'avez bien arrangée, insistai-je. De loin on ne la voit pas. Vous y venez souvent ? »

La fille s'agita un peu, l'air gêné, mais c'est le blond qui répondit :

« Oui, souvent. Cela fait des années que la maison est vide, on ne dérange personne. Mais maintenant... Tu veux visiter ? »

J'en mourais d'envie. Le costaud a fait un pas de côté pour me laisser passer et je suis entré.

Sur la terre battue, il y avait une banquette d'auto sans âge et deux vieux fauteuils de jardin en plastique. Une caisse retournée faisait office de table. Dessus étaient posés une lampe de camping, un poste de radio antique et une pile d'illustrés. Dans un carton je vis des jeux de société ; des posters ornaient les murs... Je ne pus m'empêcher de siffler admirativement.

« Ce n'est pas une cabane, c'est un palais...

— Assieds-toi, fit le blond. Oui, nous avons passé beaucoup de temps à tout installer... »

Nous avions tous l'air un peu embarrassés à nous observer les uns les autres. En fait, ils me plaisaient bien, eux et leur cabane, et je ne savais pas comment leur dire de rester.

« J'habite à côté, expliqua la fille. Il y a une porte dans le mur du jardin. Dans le temps, mes grands-parents travaillaient pour le père Joseph. Ils étaient jardinier et cuisinière. C'était plus commode de passer par la petite porte pour rentrer chez eux, le soir, plutôt que de faire le grand tour par la rue.

— La famille de Marie a gardé les clés, après le départ du vieux en maison de retraite voilà dix ans...

— Puisque vous aviez les clés, demandai-je, pourquoi n'avoir pas plutôt choisi la maison ? Il y avait tout ce qu'il fallait à l'intérieur.

— Le château fort ? répliqua vivement le blond. Tu es fou ! Pas avec toutes ces histoires de... »

Un coup de coude de Marie-la-Brune le fit taire immédiatement. Il y avait anguille sous roche, je le voyais bien.

« Quelles histoires ? tentai-je de savoir.

— Oh, rien, fit en riant le costaud, des ragots de bonnes femmes, des trucs stupides... »

Mes trois intrus se consultèrent du regard, puis le costaud poursuivit :

« Il y a des cinglés qui disent que la maison est... hantée...

— Ma grand-mère n'est pas cinglée, répliqua aussitôt Marie, elle y a vu des choses à te faire dresser les cheveux sur la tête ! »

J'ai fermé les yeux sous le choc de la révélation. Mais au moins j'étais rassuré, je n'étais pas le seul à avoir des visions !

En fait, cela m'arrangeait bien, j'allais pouvoir jouer au héros à moindres frais... et faire oublier l'histoire du bonnet à pompon.

« Ah oui, vous parlez du fantôme... », laissai-je tomber tranquillement.

Leurs trois paires d'yeux ne me lâchaient plus, j'étais aux anges. Pour une fois que j'avais l'occasion de crâner, je n'allais pas m'en priver.

« Oui, je l'ai déjà aperçu, c'est une fille d'environ quinze ans.

— Je vous l'avais bien dit, s'exclama Marie. Le vieux la voyait souvent, et ma grand-mère raconte que les objets se déplaçaient tout seuls...

— Oui, elle aime bien ça, déplacer les objets », dis-je pour faire l'intéressant.

Ils étaient pendus à mes lèvres et j'adorais cette sensation, alors j'en rajoutai :

« Elle apparaîtrait, elle disparaîtrait, on ne sait jamais ce qu'elle va faire...

— Mais dites donc, demanda tout à coup le costaud en regardant autour de nous, elle nous observe peut-être en ce moment ? »

Je rentrai précipitamment la tête dans les épaules. Évidemment, je n'y avais pas pensé. Et si elle était là, quelque part, à m'écouter... ? Et s'il lui prenait l'envie, de retour à la maison, dans l'obscurité de ma chambre, de me faire payer ma vantardise... ?

« Oh, elle est gentille, elle ne ferait pas de mal à une mouche ! »

J'avais dit cela haut et fort, à tout hasard, des fois qu'elle écoute.

À ce moment-là se déclencha un concert de coups de Klaxon, du genre *Cucaracha* à répétition. Pendant un instant, j'ai cru que c'était la fille du tableau qui me cherchait des noises. J'ai regardé en l'air, par terre, dehors dans les arbres... jusqu'à ce que le blond me lance :

« Va vite ouvrir ton portail, avant que ce malade n'ameute tout le quartier ! Par ici, on n'aime pas les excités. Dépêche-toi, ou vous allez avoir tous les voisins sur le dos à cause du bruit. »

Effectivement, le maniaque au Klaxon s'en donnait à cœur joie. Je me levai d'un bond pour sortir de la cabane mais, sur le pas de la porte, je pris tout de même le temps de me retourner.

« Je m'appelle Brice. On se retrouve ici demain ? D'accord ?

— D'accord ! » firent en chœur mes trois nouveaux amis.

Quand mamie s'en mêle...

« Maman ! » s'écria ma mère en ouvrant le portail.

C'était un cri de panique. Le maniaque au klaxon, c'était Blanche.

« Blanche ! »

Moi, je criai de joie et je me jetai dans ses bras. Ses cheveux rouges en brosse me grattaient dans le cou. C'était délicieux de la retrouver.

« Rentre ta voiture dans la cour, maman, tous les voisins nous observent ! fit ma mère sur un ton de reproche.

— Eh bien, qu'ils regardent ! répliqua ma Blanche en haussant les épaules. Tu as vu, Coco, c'est une Triumph décapotable de 1963, un vrai bijou ! »

Elle m'attrapa par le bras pour me montrer le tableau de bord en bois et les sièges en cuir.

Sa minijupe aussi était en cuir, et ses bas, eux, étaient noirs à résilles. Cela allait très bien avec ses talons aiguilles et son boa en plumes.

Les yeux de ma mère semblaient lui sortir des orbites. Je crois même qu'elle a dû frôler la syncope lorsque ma grand-mère s'est penchée pour récupérer son sac à main à l'intérieur de la voiture. Et les voisins, derrière leurs rideaux, ont dû la frôler aussi, sans aucun doute !

Mamie Bazooka venait de s'offrir une arrivée discrète, telle qu'elle les aimait.

« Alors, fit-elle avec son inimitable accent de titi parisien, cette maison, vous m'y faites entrer, ou je dois chercher un hôtel pour crêcher cette nuit ? »

Blanche envoya valser ses chaussures dans le hall, puis elle se posta, les mains sur les hanches.

« Dites donc, c'est toujours aussi moche ! »

Ma mère et moi nous sommes regardés avec surprise.

« Tu es déjà venue ici, Blanche ? demandai-je.

— Pire, mon pote, j'y ai vécu.

— Mais, tu ne me l'avais jamais dit, fit ma mère sur un ton de reproche.

— Depuis quand les parents doivent-ils raconter leur vie à leurs enfants ? » répliqua ironiquement Blanche.

Elle se débarrassa de son boa et commença à arpenter le salon en balançant son sac à bout de bras. Enfin, elle ajouta :

« J'ai passé dans cette maison la pire année de ma vie. C'était pendant la guerre, j'avais quinze ans. Si tu veux tout savoir, Joseph était le frère aîné de mon père...

— Alors, cet héritage aurait dû te revenir ! »

Blanche se mit à rire, mais c'était un rire amer auquel je n'étais guère habitué.

« Quand le notaire m'a contactée, je l'ai envoyé promener, lui et son héritage. Je ne voulais rien devoir à l'oncle Joseph. Vous étiez les héritiers suivants sur sa liste, alors je lui ai donné votre adresse. De toute façon, vous en aviez bien plus besoin que moi. »

Elle alla se poster devant les portraits de Berthe et de François et poursuivit :

« Et puis, je ne sais pas, tout à coup j'ai ressenti le besoin de venir. Il est peut-être temps pour moi d'enterrer le passé... »

Je n'avais jamais vu Blanche aussi sérieuse. Mais cela ne dura pas. Elle reprit aussitôt son air taquin :

« Il était temps que j'arrive ! Regardez-moi ces horreurs ! On va repeindre les murs en vert pomme. Non en jaune canari, ce sera divin ! »

Ma mère aussi passa par toutes les couleurs, elle semblait suffoquée par les projets de Blanche. Elle trouva je ne sais où le courage de rétorquer :

« Ah çà, non, maman ! C'est ma maison ! Du jaune canari, du vert pomme ? Et pourquoi pas du rose bonbon ? J'ai décidé de refaire le

salon en... Et puis d'ailleurs, cela ne te concerne pas !

— Quelle autorité ! fit ma grand-mère en roulant comiquement des yeux. C'est bien, tu commences enfin à avoir du caractère ! Je croyais vraiment que tu étais un cas désespéré. »

Maman s'est mise à rougir. C'était la journée des surprises : Blanche sérieuse et maman agressive ! Je ne l'avais encore jamais vue tenir tête à sa mère. Blanche la plaisantait toujours sur son manque de personnalité. Et c'est vrai que maman en manquait parfois. Mais il fallait la comprendre, quand on a pour mère une Blanche, on a forcément du mal à se mettre en valeur...

« Alors, Coco, tu me montres ma chambre ? Je t'ai rapporté un truc génial ! Une console de jeux à énergie solaire ! »

Elle attrapa son boa et ses chaussures, et commença à monter l'escalier de son pas chaloupé tandis que ma mère, inerte, ne semblait pas se remettre de son accès d'indépendance.

Je soulevai les deux énormes sacs de voyage de ma grand-mère et les traînai tant bien que mal de marche en marche.

« Tu comptes rester longtemps, maman ? osa enfin ma mère depuis le bas de l'escalier.

— Le problème, continua Blanche en montant mais sans répondre à ma mère, c'est que l'énergie solaire, cela fonctionne avec le soleil et quand il n'y a pas de soleil... Ce n'est pas trop lourd ? J'ai amené mes haltères. Il y a comme du relâchement dans mes pectoraux... mes pectoraux et le reste », ajouta-t-elle en se donnant une grande claque sur son postérieur rebondi.

Ma mère, au rez-de-chaussée, poussa un soupir. Pour elle, le cauchemar recommençait.

« Tiens, fit Blanche, je prendrais bien la petite chambre verte, celle de mémé.

— Mémé ? La verte de mémé ? Il n'y a pas de chambre verte... »

Mais Blanche poussait déjà la porte voisine de la mienne. C'était une minuscule chambre triste et sombre avec un lit étroit en fer. Le papier avait peut-être été vert, mais il y a vraiment très longtemps. Des tableaux étaient entassés dans un coin, face peinte contre le mur. Je n'y avais jamais prêté attention.

Blanche enleva du bout des doigts la poussière qui recouvrait un des cadres avant de le retourner. C'était un paysage de campagne avec des

fleurs et du soleil.

« Mémé avait du talent, fit-elle avec nostalgie. Mon père disait souvent qu'elle aurait pu vivre de sa peinture. Sa chambre, c'était sa tanière, comme elle disait, elle s'y fabriquait un univers à elle avec ses tubes de couleurs...

— Tu parles de Berthe, la vieille du salon ? »

Il y avait un monde entre la délicatesse et la gaieté de ce tableau et la photo de la bigote boutonnée jusqu'au menton !

« Et de qui d'autre ? fit Blanche en riant. Je te parle de Berthe, ma grand-mère, mémé Berthe ! Il faut croire qu'il existe un gène artistique qui se promène dans notre famille de génération en génération... Elle est morte peu de temps après mon arrivée, en 1944. »

Blanche se pencha pour retourner un autre tableau. C'était une femme dans une pose alanguie.

« Pourquoi n'as-tu jamais parlé d'elle avant ? »

J'étais un peu déçu. Blanche m'avait caché une bonne partie de sa vie. Et tout me laissait croire qu'il s'était passé ici de drôles de choses : le château fort, le fantôme du tableau, et maintenant la mémé Berthe qui aurait pu faire la pige à Monet ou à Renoir...

« Il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire, Coco », lança ma grand-mère.

J'ai vu Blanche se refermer comme une huître. Je la connaissais suffisamment pour savoir que je n'en tirerais rien de plus pour le moment.

« Viens voir ma chambre », dis-je en souriant.

Elle m'a suivi sans rechigner. J'ai poussé la porte, puis je l'ai laissée entrer.

« C'était la mienne, dans le temps, fit-elle. J'aimais bien la vue sur le jardin... »

Elle s'arrêta net en apercevant le portrait de la fille. Puis elle alla se planter devant, bras croisés. Blanche lâcha enfin avec un rire triste :

« Salut, Constance !

— Tu la connais ? »

Blanche acquiesça de la tête. Elle leva aussitôt le nez pour chercher je ne sais quoi.

« Elle s'appelle... Constance ? » insistai-je en observant Blanche.

En fait, je savais bien ce qu'elle cherchait. Ou plutôt qui elle cherchait. Je tentai à tout hasard :

« Je ne l'ai pas vue depuis ce matin.

— Qui donc ? demanda ma grand-mère avec un air faussement surpris.

— Heu... Elle, Constance...

— Ah ! »

J'en étais pour mes frais, Blanche n'en dit pas plus. C'était exaspérant ! J'étais pourtant sûr qu'elle savait le fin mot de l'histoire !

« Qui est Constance ? »

Ma grand-mère battit des cils, poussa un soupir et répondit à contrecœur :

« La cousine germaine de Joseph et de mon père. Tout lui appartenait ici. C'était ce qu'on pouvait appeler une riche héritière. Quand ses parents sont morts, ce sont mes grands-parents, Berthe et François, qui sont devenus ses tuteurs. Ils sont venus vivre dans cette maison avec Joseph et mon père, leurs deux fils, pour s'occuper d'elle... C'est mémé Berthe qui a peint ce tableau peu avant que...

— Avant quoi ? demandai-je, tenu en haleine.

— Avant rien. »

Blanche passa d'un geste nerveux sa main dans ses cheveux rouges et se détourna. Elle alla écarter le rideau de la fenêtre et sembla se perdre dans la contemplation du jardin.

« Rien ? fit une voix outrée dans mon dos. Comment cela rien ? Tu exagères ! »

La fille était de retour. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire un bond lorsqu'elle sortit de nulle part pour passer devant moi à grandes enjambées, l'air courroucé. Blanche, elle, n'avait pas bronché. Avait-elle seulement entendu ? Peut-être était-elle comme ma mère, peut-être ne voyait-elle et n'entendait-elle pas l'apparition ?

« Dis donc, Blanche, fit le fantôme en levant un doigt accusateur, tu as la mémoire courte ! Tu veux que je te la rafraîchisse ? »

Je vis les épaules de Blanche s'affaisser. J'étais sûr à présent qu'elle avait entendu. Elle répliqua sans se retourner :

« Fiche-moi la paix, Constance. Tu ne vas pas remettre ça après toutes ces années...

— Remettre quoi ? » demandai-je sans trop espérer de réponse.

Effectivement, personne ne me répondit.

« Tu es comme les autres ! s'indigna la fille. Tu avais promis de m'aider et tu m'as laissée tomber ! »

Blanche se retourna enfin :

« Tu ne sais que mettre la pagaille ! Que veux-tu aujourd'hui ? Gâcher la vie de mon petit-fils ? »

J'avoue que je n'y comprenais plus rien. Mais une chose était évidente, elles semblaient très bien se connaître. Blanche se posta, les mains sur les hanches, face à Constance dont le corps - mais est-ce bien le mot qui convient ? - enfin, la substance qui lui servait de corps, était devenue d'un bleu intense.

Vous noterez que c'est une grande première scientifique : les fantômes en colère deviennent bleus.

« Je réclame justice ! cria Constance. Est-ce trop demander après ce que ta famille m'a fait ?

— Qu'est-ce qu'elle a fait, notre famille ? tentai-je sans succès.

— Nous ne pouvons rien pour toi, s'écria Blanche à son tour. Je te l'ai déjà dit il y a cinquante ans, maintenant cela suffit !

— Je veux que vous m'aidiez ! Je réclame justice », répéta Constance avec des sanglots dans la voix.

Elle avait pris à présent une belle teinte mauve. Je sentais sa peine et son désarroi. De quoi réclamait-elle justice ? Blanche, elle, paraissait soudain mal à l'aise.

« Constance, reprit ma grand-mère, il est temps pour toi de rejoindre ton monde.

— Je réclame justice... »

Cette fois, c'était une plainte. Elle disparut d'un coup, sans faire de bruit, comme un nuage de brume qui se disperse. Blanche, dans son coin, essuya furtivement une larme. Pas assez vite toutefois, car je la vis faire.

« C'est malin, bougonna-t-elle. Maintenant mon Rimmel va couler.

— Que lui a fait notre famille ?

— Rien qui puisse t'intéresser, Coco. Ne te mêle pas de ça.

— Si tu ne me le dis pas, je le lui demanderai à elle. Et moi je l'aiderai. »

Blanche m'attrapa par les épaules et me secoua rudement.

« Je te l'interdis ! Crois bien que j'ai essayé de l'aider, j'ai même failli y laisser la vie ! Constance est une enquiquineuse, mais tu verras, on s'accoutume à sa présence... »

Blanche, ma fantasque, ma merveilleuse, ma fol-dingue de Blanche me parlait comme une personne raisonnable. Elle, qui d'ordinaire était toujours prête à m'entraîner pour commettre les pires bêtises, me faisait la morale. Je ne la reconnaissais plus, pour un peu on aurait dit ma mère.

J'étais déçu. Elle le lut dans mes yeux.

« Ne me regarde pas comme ça, fit-elle en soupirant. Tu veux vraiment l'aider ? »

Je fis oui de la tête.

« Je te préviens, ajouta-t-elle, tu ne sais pas à quoi tu t'engages. Quand je t'aurai tout dit, tu vas partir en courant. »

Je haussai les épaules d'un air fataliste. Pour une fois que j'avais envie d'être courageux !

« Alors on va l'aider », fit-elle.

Blanche, assise en tailleur, se cala au pied de mon lit. Il était minuit passé lorsqu'elle était enfin venue frapper à ma porte. Je n'en pouvais plus d'attendre.

Ma mère était montée se coucher vers dix heures, l'air morose. Maman avait toujours été un peu jalouse de ma complicité avec Blanche. Pourtant, nous avions fait notre possible pour que la conversation roule sur la restauration de la boutique. Blanche parlait d'y faire un tour le lendemain, et ma pauvre mère commençait déjà à avoir des brûlures d'estomac : mamie Bazooka, devant la quincaillerie, en minijupe de cuir et boa en plumes, cela allait nous faire une pub d'enfer à Gressuy ! Le bel entrepreneur de ma mère risquait d'en tomber de son échelle !

« Alors, raconte !

— Constance est-elle dans le coin ? demanda Blanche en regardant autour d'elle. L'ennui avec elle, c'est qu'on ne sait jamais si elle écoute. »

Personnellement, je n'en revenais pas de mes capacités d'adaptation. J'avais l'impression de m'y faire très bien, moi, aux fantômes et aux maisons hantées.

« Alors ? insistai-je d'une voix suraiguë.

— Alors, elle veut qu'on déterre son corps et qu'on l'enterre religieusement.

— C'est tout ? »

Horreur, déception. C'était d'une banalité à pleurer ! Je m'attendais à un petit scandale bien croustillant qui aurait fait trembler le Tout-Gressuy.

« Où est le problème ? demandai-je à ma Blanche. On prend une pioche, on creuse et on la déterre... »

La voix de Constance résonna, toute proche :

« Je réclame justice !

— Oh non, la revoilà ! fit Blanche d'une voix lasse. Tu pourrais frapper avant d'entrer, ma poule. Ça se fait chez les gens bien.

— Tu ne t'arranges pas en vieillissant... ma poule, répliqua Constance en apparaissant au plafond. Autrefois, tu ne faisais pas tant de manières. Mais si tu aimes les esprits frappeurs, je peux te faire un festival de chaises volantes et de portes qui claquent...

— Dieu, qu'elle est drôle ! Donc, elle réclame justice, reprit Blanche à mon intention. Il faut te dire que, pour les gens de Gressuy, elle s'est enfuie avec le jongleur d'un cirque ambulante...

— Mensonge ! s'écria Constance. La vérité, je vais te la dire, moi. J'avais quinze ans et j'étais riche. Le cousin Joseph en avait vingt et, à force de vivre dans ma grande et belle maison, il s'en est cru le propriétaire. Alors, avec son père, le cousin François, ils se sont dit que ce serait bien qu'on nous marie... J'ai refusé. Mais sans cesse Joseph revenait à la charge. Puis il a commencé à me menacer. Alors je lui ai ri au nez, je lui ai dit que le jour où je serais majeure, je le mettrais dehors. Il est devenu fou furieux... et il m'a étranglée. »

Eh bien voilà, je l'avais mon scandale... Le vieux Joseph était un assassin ! Et ma mère qui avait déjà du mal à supporter les frasques de Blanche...

« Joseph et François ont traîné mon corps dans la campagne, et ils m'ont enterrée près de la croix Saint-Vincent. Ils ont raconté partout que je m'étais enfuie avec un cirque ambulante, que j'étais une fille perdue, une moins-que-rien...

— Alors, enchaîna Blanche, François a géré sa fortune, en attendant qu'elle revienne... Et comme plus personne n'entendit parler de Constance, il en hérita, passé le délai légal. »

Voilà que je me retrouvais avec des ancêtres assassins, doublés de

voleurs... Sûr, ma mère allait en faire un infarctus...

« Je l'ai poussé dans l'escalier, le vieux François, lança Constance avec délectation, cela lui a fait les pieds ! »

Ma respiration se bloqua dans ma poitrine et je l'ai fixée avec horreur. La fille, elle, souriait fièrement. Vu la hauteur de l'escalier, le pépé François ne devait pas être en grande forme en arrivant en bas... Dire que j'avais pris Constance pour un gentil fantôme triste !

« Constance est très taquine, commenta ma grand-mère d'un air entendu. Pépé est mort sur le coup. Mémé Berthe et mon père ne savaient rien de l'assassinat de Constance, mais elle s'est vite chargée de les mettre au courant.

— Je les ai hantés du soir au matin et du matin au soir, fit en riant l'intéressée. L'avantage pour les fantômes, c'est qu'il n'existe ni jour, ni nuit ! »

Blanche poussa un soupir d'exaspération.

« Ils n'y étaient pour rien, eux ! Mémé aurait empêché ta mort si elle avait su ce qu'ils tramaient, et mon père n'avait que huit ans !

— Je n'ai fait que leur demander de l'aide, s'indigna Constance. De mon vivant, Berthe a toujours été très gentille avec moi. Quant au petit Henri, je l'aimais comme mon frère !

— C'est pour cela que tu l'as envoyé une nuit à la croix Saint-Vincent avec une pelle ?

— Ah, il te l'a raconté ? s'étonna Constance. Je reconnais que ce n'était pas une bonne idée. Joseph a ramené son petit frère par la peau des fesses, avant même qu'il ait tourné le coin de la rue, et on l'a enfermé dans un pensionnat à Paris... »

Je crois que pendant une seconde je me suis demandé si je ne rêvais pas, si la fièvre ne me faisait pas imaginer certaines choses, si la fille transparente ne sortait pas d'un film de science-fiction. Mais ma grand-mère aux cheveux rouges était bien réelle, elle, assise au pied de mon lit, et elle me le confirma :

« Tu as gâché la vie de mon père !

— Balivernes ! Ton père est parti en pension à Paris à huit ans et il n'est jamais revenu. Et pourtant, il avait promis de m'aider.

— Eh bien, nous, nous allons t'aider maintenant, tentai-je pour l'apaiser.

— Des promesses, toujours des promesses... Que doit-il rester de mon corps à présent ? Je suis sans doute redevenue poussière ! Et mon

journal, dans quel état est-il ? »

Je regardai Blanche sans comprendre. Elle traduisit pour moi :

« Son journal intime. Elle l'avait dans la poche de son tablier quand François et Joseph l'ont enterrée. C'est la preuve qu'elle ne s'est pas enfuie...

— Parfaitement, mon journal, s'écria Constance. Quand on le lira, on saura à Gressuy que j'étais une fille honnête ! »

Blanche hocha la tête, navrée.

« Tous ceux que tu as connus sont morts depuis longtemps, quelle importance cela a-t-il qu'on le lise, ton journal. Il n'intéressera personne ! »

Constance devint toute bleue, secoua ses longs cheveux, l'air buté, puis explosa en une gerbe d'étincelles digne d'une fusée de 14 juillet.

Il n'y a pas à dire, dans une chambre à coucher, c'est impressionnant, un feu d'artifice. Blanche se protégea le visage de son avant-bras, moi j'ai plongé sous les couvertures. J'entendis Blanche bougonner :

« Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Elle se vexe pour un rien. Tiens, écoute, la revoilà. »

Au loin, sur le palier, j'entendis des bruits de pas.

« Non, zut ! Tous aux abris, c'est ta mère ! »

Je sortis un œil écarquillé de dessous le drap pour voir la porte s'ouvrir à la volée sur maman en robe de chambre. Elle semblait furieuse, rouge de colère. Voulez-vous que je vous dise ? J'ai parfois l'impression que cette maison ne contient que des femmes hystériques.

« Il n'y a pas moyen de dormir, ici, hurla-t-elle. Qu'est-ce qui vous prend de jouer avec des pétards au beau milieu de la nuit ! Je suis fatiguée. Est-ce trop vous demander que de faire la fête à des heures décentes ? »

Blanche se mordit les lèvres, comme prise en faute, tandis que maman ajoutait d'une voix étranglée :

« Pendant ce temps, je me débats dans des problèmes sans nom pour nous faire vivre ! Vous êtes vraiment irresponsables ! »

Elle sortit aussi vite qu'elle était entrée, en claquant la porte.

« Ben dis donc, fit ma grand-mère. Deux crises d'autorité dans la même journée, ce n'est plus une révolte, c'est le début d'une révolution... »

Constance sortit en s'étirant du conduit de la cheminée, pour me lancer comme si de rien n'était :

« Qu'a-t-elle, ta mère ? »

J'ai fait un bond, comme d'habitude. Mon poulx jouait les tam-tams africains. Mais, heureusement, Constance avait repris sa couleur « normale », c'était plutôt bon signe. Je trouvai le courage de répondre :

« Elle a des ennuis, figure-toi. La maison et la boutique tombent en ruine, et elle n'a pas de boulot.

— Boulot ? s'étonna Constance. Ah, tu veux dire du travail. De mon temps, c'étaient les hommes qui travaillaient..., fit-elle d'un air pincé. Elle n'est pas capable de se trouver un mari, ta mère ? »

Blanche la regarda de travers et répliqua vertement :

« Si tu recommences à exploser, si tu t'avises de déplacer ne serait-ce qu'un grain de poussière devant ma fille, je te préviens, nous arrêtons de t'aider. »

Constance vira au rose. Je retins ma respiration et commençai, à tout hasard, à remonter prudemment mon drap sous mon nez. Mais, fort heureusement, Constance se contenta de répondre en ronchonnant :

« Vous n'êtes pas drôles. Mince, alors ! J'ai quinze ans, et cela fait plus de quatre-vingts ans que je hante cet endroit... Et Joseph ? Vous y avez pensé, vous ? Vous trouvez amusant de faire peur à un centenaire ? À la fin, il était sourd et quasiment aveugle, je pouvais hurler et chambouler sa chambre, il ne s'en rendait même plus compte...

— Pauvre, pauvre fantôme..., s'indigna faussement Blanche. Tu devrais te plaindre à ton syndicat.

— Syndicat ? » répéta Constance du bout des lèvres en flairant une plaisanterie à ses dépens.

Voilà qu'elle virait au bleu... Dans un instant, ce serait de nouveau le 14 juillet, j'en avais l'intuition.

« Bon, reprit-elle, restons sérieux... Soit vous acceptez de m'aider, et je me tiens tranquille. Soit vous refusez et je vous assure que l'enfer, en comparaison, vous semblera de douces vacances... »

Le pire, c'est qu'elle ne plaisantait pas...

« D'accord, approuvai-je en avalant péniblement ma salive, demain nous allons à la croix Saint-Vincent et nous te déterrions.

— Non, fit Blanche.

— Mais enfin pourquoi ?

— Parce que depuis la mort de Constance les choses ont bien changé à Gressuy. La croix Saint-Vincent n'est plus au milieu de la campagne, mon pote. Aujourd'hui, elle est derrière la gendarmerie. »

Chasse au squelette

« Non mais, sans blague, les mêmes, vous parlez d'un plan à la noix ! » râla Blanche en quittant la cabane le lendemain pour se rendre à la gendarmerie.

Mes trois nouveaux amis lui emboîtèrent le pas tandis que je fermais la marche.

« Regardez-moi ça, j'ai l'air d'une vieille ! » pesta Blanche à nouveau en rasant les murs dans la rue, tant elle avait honte.

« Mais non, madame, ça vous va très bien ! fit Marie dans son dos.

— Pas madame, Blanche, rétorqua ma grand-mère, et n'insiste pas, je sais bien que j'ai l'air d'une vieille... »

Effectivement une perruque grise, un manteau marine et des talons plats, ça vous change une femme. Je n'avais encore jamais vu Blanche sans maquillage. Ainsi déguisée, elle avait l'air d'une très austère mémé.

« Elle porte vraiment ces horreurs, ta grand-mère ? fit Blanche à Marie d'un air dégoûté.

— Oui, mad... Blanche. Tous les jours. Et la perruque, elle la met le dimanche, pour être bien coiffée, pour aller à la messe...

— Ben, maintenant je comprends pourquoi il y a une crise de vocation dans les églises ! lâcha Blanche. Il y a de quoi faire fuir les fidèles ! »

On arrivait à la gendarmerie. Blanche se mit à respirer profondément, comme un sportif qui se prépare à l'effort.

« C'est par là, expliqua Simon, le blond à lunettes, en montrant le grand perron.

— Je sais, fit Blanche. J'y suis déjà venue en 1944. À cette époque-

là, ici c'était la Kommandantur. Les nazis m'ont invitée pour un séjour dans la cave dont je garde un souvenir... ému. »

Je regardai ma Blanche, n'osant comprendre. Mais si, je saisisais à demi-mot que, pour aider Constance, elle était venue ici, en pleine guerre, et qu'elle s'était fait prendre.

« La croix Saint-Vincent est derrière le bâtiment, reprit Simon, au fond du jardin du capitaine Delpy. Je la vois très bien de chez moi... »

Blanche hocha la tête et nous fit signe de nous taire. Puis elle poussa la porte. Derrière un comptoir en bois se tenait un jeune homme en uniforme.

« Tention les mômes, souffla ma grand-mère entre ses dents. Regardez travailler l'artiste. »

Manu, le costaud, se précipita avec un grand sourire pour serrer la main du jeune gendarme.

« Salut, Jean-Louis ! Je te présente Mme...

— ... Chantoiseau, jeune homme, fit ma grand-mère en ajustant ses grosses lunettes sur le bout de son nez. De l'association Gressuy d'hier, puis-je voir votre chef, je vous prie ? »

Une chaise grinça dans le bureau contigu, puis un homme, très grand, vint s'encadrer dans la porte.

« Capitaine Delpy, madame, que puis-je pour votre service ? »

Blanche sembla surprise par sa prestance et son air sérieux, mais fort heureusement elle se reprit aussitôt :

« Voilà, cher monsieur, heu... capitaine, nous voudrions faire quelques recherches derrière votre gendarmerie...

— Des recherches ? reprit le gendarme en fronçant les sourcils, de quel type, s'il vous plaît ?

— ... Archéologiques. Notre association, Gressuy d'hier, est quasiment certaine que le lieudit "la croix Saint-Vincent" n'est autre que l'emplacement de... la tombe du prince Venceric...

— De qui donc ? s'étonna le capitaine.

— Le prince ostrogoth Venceric. Vous n'ignorez pas que Gressuy fut sur le passage de la redoutable armée d'Attila, le fléau de Dieu... »

Visiblement le capitaine et son homme n'en avaient jamais entendu parler. Moi non plus d'ailleurs. Mais le pire, c'est que cela n'avait rien à voir avec ce que nous avions préparé. Je vis Marie, Manu et Simon regarder Blanche, la bouche ouverte : cette cabotine n'avait pas pu

résister à l'envie de faire un de ses numéros !

« Oui, reprit-elle, Venceric était le fils du roi Théodemir, le bras droit d'Attila. Les Huns se dirigeaient vers Paris en 451, lorsque Venceric demanda à rentrer chez lui avec ses Ostrogoths, car il en avait assez des tueries. Seulement Attila n'était pas d'accord. Voyez-vous, sans les Ostrogoths, il n'avait aucune chance de prendre Paris. Alors, Attila a tenté de le faire assassiner par ses sbires... Venceric a été blessé d'un coup de couteau, mais il a réussi à s'enfuir... »

On s'y serait cru. C'était drôlement mieux que l'histoire de mise en valeur des vieux calvaires que nous avions imaginée.

« Ah, la vache ! fit le jeune Jean-Louis en secouant sa main. Et après, Venceric, il est revenu faire la peau à Attila ?

— Mais non, Brisson, s'interposa le capitaine, on ne vous a donc rien appris à l'école ? Attila a été défait par le Romain Aetius à la bataille des champs Catalauniques !

— Exact, approuva ma grand-mère, et Venceric est venu mourir ici. Avec le temps, les gens ont transformé Venceric en Vincent, puis Saint-Vincent... Voilà. Imaginez le renom de notre commune, si on y trouvait une tombe princière intacte...

— C'est une bien belle histoire, chère madame, mais malheureusement, faire des fouilles ne dépend pas de moi... Il vous faudra auparavant l'accord des ministères de la Culture et de la Défense, du maire, ainsi que du préfet, voire de l'évêché...

— Ah, fit Blanche d'un air déconfit. Il n'y a pas moyen de s'arranger autrement ?

— Je crains que non, madame, le règlement, c'est le règlement. »

De retour à la cabane, il nous fallut bien reconnaître que notre plan était tombé à l'eau.

« Qu'est-ce qui t'a pris ? m'écriai-je. Si tu avais simplement parlé de rénover la croix, nous serions déjà en train de creuser ! »

Blanche arracha sa perruque, qu'elle envoya valser sur les genoux de Marie, puis elle soupira :

« Franchement, l'histoire de la bigote qui veut récurer les vieilles croix, c'était d'un banal... La tombe du prince Venceric, cela avait quand même plus de classe, non ?

— Dites donc, fit Marie, vous êtes drôlement calée en histoire. »

Blanche se mit à rire.

« Mais non, je me suis inspirée de *La Vengeance du fils d'Attila*, un mélo historique avec Sophia Loren, que j'ai tourné en... heu... enfin, il y a très longtemps, en Italie. J'avais un petit rôle, je faisais la quatrième esclave à gauche dans la scène du banquet...

— Sophia Loren ? En ce temps-là, le cinéma était déjà en couleur ? demanda innocemment Simon.

— Dis donc, morveux, tu veux une tarte ? » fit ma grand-mère en remontant ses manches.

Il y avait des sujets qu'il valait mieux ne pas aborder avec elle, son âge en faisait partie. Mais il était temps de revenir à nos problèmes. Et le principal se trouvait dans la maison, à nous attendre...

« C'est toi qui iras lui raconter, à Constance, qu'il faut l'accord en trois exemplaires du président de la République et du pape...

— Ouille, ouille, ouille, fit Blanche en fermant les yeux, elle va nous danser la rumba, tu peux en être sûr... Heureusement que ta mère est encore dans sa boutique avec l'entrepreneur. »

J'avalai péniblement ma salive : le vieux François était tombé dans l'escalier. Et à moi, que pourrait bien me faire Constance ? Me jeter par la fenêtre ? M'étouffer avec mon oreiller ? « Non, pensai-je subitement, cela l'amuserait sûrement davantage de me faire mourir de peur ! »

« Si on restait ici cette nuit, proposai-je lâchement. La cabane est très confortable...

— Pourquoi, s'étonna Simon, ta Constance, elle ne peut pas sortir de la maison ? »

Blanche, bras croisés sur la vieille banquette, posa négligemment ses pieds sur la caisse en bois qui nous servait de table, avant de répondre.

« En fait, mon pote, nous n'en savons rien. Personne ne l'a jamais vue au-dehors. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle ne puisse pas sortir...

— Elle va nous faire la peau, c'est sûr..., constatai-je d'une voix tremblante.

— Alors les mômes, dépêchez-vous de trouver quelque chose ! » fit Blanche en passant ses doigts dans ses cheveux rouges d'un geste nerveux.

Mes trois nouveaux amis se regardèrent en haussant les épaules. À

vrai dire, je les trouvais déjà bien gentils de s'être mêlés de nos histoires de famille. Après tout, personne ne les forçait à venir à la gendarmerie jouer les terrassiers... pour les beaux yeux d'un fantôme qu'aucun d'eux n'avait jamais vu.

« Ça ne serait pas plus simple, proposa Manu, de dire que Constance est enterrée à la croix Saint-Vincent ? Pourquoi s'embêter à la déterrer en catimini, comme des voleurs ? »

Évidemment, il avait raison...

« Parce que, rétorqua Blanche, on nous demanderait sûrement pourquoi nous n'en avons pas parlé avant... Taire un crime, c'est un délit. Après cela, la justice pourrait bien retirer son héritage à ma fille ! »

Évidemment, elle avait raison...

« Alors, il faut la déterrer par hasard, et feindre l'étonnement ?

— Exactement, je ne vois que ça : “Oh ça, par exemple, le squelette de ma cousine Constance, celle qui s'est enfuie en 1914...”

— Il faudrait en parler à Caroline, tout simplement », lâcha Simon dans son coin en remontant ses lunettes.

Je vis Manu s'agiter. Visiblement, l'idée ne lui plaisait qu'à moitié.

« Ah non, pas la casse-pieds ! On va avoir la honte, si on va chez la Citrouille !

— Qui est la Citrouille ? » demandai-je en les regardant tour à tour.

Manu, maintenant, gonflait ses joues comme un crapaud-buffle avec un air de dire : « Parlons d'autre chose. »

« Caroline Delpy, la fille du capitaine, finit par expliquer Marie. Elle est un peu bizarre, mais elle nous aiderait sûrement.

— Eh bien voilà, fit Blanche en retrouvant sa bonne humeur. Nous allons aider cette gentille petite Citrouille à planter des pétunias au fond de son jardin... autour de la croix Saint-Vincent. Ce sera bien le diable, si on ne retrouve pas Constance... »

« Être vu avec cette tarée ! Alors ça non, pesta Manu avant de refaire le crapaud-buffle. Si ça ce sait, je vais être la honte de la classe ! »

Nous avons contourné la gendarmerie, et la croix Saint-Vincent se dressait juste devant nous. C'était une de ces vieilles croix en pierre comme on en rencontre sur les chemins de campagne, couverte de

mousse grise et comme mangée par le temps. Elle était presque collée au haut mur de pierre qui séparait la gendarmerie de la maison voisine. Je suis resté un long moment à la regarder, en pensant que le corps de Constance était là, quelque part, à attendre nos coups de pioche.

« C'est étonnant, souffla Blanche, l'endroit a bien changé depuis la guerre... Avant, il n'y avait pas ce mur... »

— Boudu ! Ben ça alors, fit une voix ironique teintée d'accent chantant du Midi. Vous êtes venus jusqu'ici juste pour me vendre des billets pour la tombola ou vous vous êtes perdus ? »

Manu amorça un demi-tour précipité que ma grand-mère arrêta d'une poigne ferme. Face à nous se tenait la Citrouille, dans toute la splendeur de son jean rapiécé en accordéon et de sa chemise délavée trop grande pour elle. Elle avait une bonne bouille ronde surmontée de deux couettes rousses à la Fifi Brindacier, auxquelles elle devait sans doute son surnom.

Effectivement, Caroline c'était quelque chose. Comment vous dire ? Elle alliait la grâce d'un char d'assaut à l'élégance d'un bulldozer.

« Mais je vous connais, vous ! » fit-elle en montrant ma grand-mère du doigt.

Blanche avait quitté son déguisement de mémé pour un caleçon violet et un pull à carreaux.

« Mamie Bazooka ! reprit-elle en secouant ses couettes. Boudu ! Vos yaourts ne sont pas terribles, mais vous alors, vous êtes quelqu'un ! Je suis sûre que vous êtes marrante même quand vous ne faites pas de la télé ! »

— Chère, chère petite Citr... Caroline, répondit ma grand-mère avec un grand sourire de contentement, nous aurions un immense service à te demander.

— Tout ce que vous voulez... Tant que vous ne me forcez pas à avaler vos yaourts ! »

À présent la croix Saint-Vincent, au sommet d'un monticule, émergeait comme le mont Saint-Michel au-dessus des eaux.

Nous avons passé deux bonnes heures à creuser tout autour. La terre était dure comme du granit, et les racines de chiendent, les ronces et les pissenlits défendaient âprement leur territoire. Mais point d'ossements...

J'avais des ampoules plein les mains. Si Constance avait été vivante, je crois bien que je l'aurais étranglée pour tous les ennuis qu'elle nous causait !

« Je n'en peux plus, soupira Caroline en jetant sa pelle. Écoutez, ma mère est absente pour huit jours et mon père ne pointe pas son nez ici en dehors des repas... On continuera demain.

— Et que va-t-il dire, ton père, quand il va voir ce chantier ?

— Je lui avais promis de désherber le jardin. Je lui raconterai que je veux faire des plantations. »

Compte tenu de sa réputation de bizarrerie, nous avions décidé, méfiants, de ne pas parler à Caroline de notre fantôme. De toute façon, elle ne nous aurait sûrement pas crus. Blanche se borna donc à lui expliquer que, selon une ancienne rumeur, un squelette vieux de près de quatre-vingt-dix ans appartenant à notre famille se trouvait malencontreusement enterré dans son jardin. Comme nous n'avions rien de mieux à faire durant les vacances, nous voulions donc savoir si l'histoire était vraie...

Blanche était notre passeport, et Caroline l'écouta avec le plus grand intérêt. Il fallut aussi avouer que nous avions menti à son père... Mais une fois les ossements découverts, ce dernier, mis devant le fait accompli, ne pourrait plus exiger de nous les autorisations officielles pour faire les fouilles...

Par chance, Caroline ne s'était pas fait prier pour accepter. Pour elle, la chasse au squelette devait être bien plus passionnante que ses devoirs de vacances. Depuis six mois qu'elle vivait à Gressuy, elle ne s'était guère fait d'amis... Autant dire que cette aventure la changeait agréablement de sa solitude.

« Bonjour, fit une voix dans mon dos, vous commencez des travaux, mademoiselle Delpy ? »

J'entendis Caroline pousser un cri de goret qu'on égorge. Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait près de nous, son chapeau à la main et sa serviette en cuir sous le bras.

« Monsieur Belot ! s'écria la rouquine en essuyant vivement ses mains terreuses sur son jean. J'avais oublié notre leçon de solfège !

— Oui, je vois », répliqua-t-il en ajustant ses lunettes pour observer les cheveux rouges de ma grand-mère d'un air étonné.

Puis il reprit en se penchant vers le trou :

« Vous comptez donc planter des arbustes, pour creuser si profond ?

— Oui, expliqua Caroline avec gêne, c'est pour faire une surprise à ma mère. Des amis sont venus m'aider...

— Ah oui, approuva l'homme en nous détaillant l'un après l'autre, des arbustes, ce serait bien. Dans le temps, la croix était mieux entretenue... Je vous parle de l'époque où la maison de M. Gilles n'était pas construite...

— Fernand Gilles ? s'étonna tout à coup Blanche.

— Oui, madame, Fernand Gilles. C'est un homme secret, solitaire, un original. Il a tenu à élever ce haut mur autour de sa maison quand il a acheté le terrain à la commune, mais il a refusé d'entretenir la croix... »

J'entendis Blanche soupirer, les yeux fixes.

« Fernand Gilles... Alors ça c'est une surprise...

— Tu le connais, demandai-je.

— Un peu, mon neveu ! Je te raconterai. »

Le professeur de solfège n'en finissait pas de regarder les cheveux rouges de ma grand-mère, puis jugeant sans doute que son attitude devait être impolie, il reprit ses explications :

« Alors le maire l'a fait déplacer...

— Dire que ce sale type habite derrière ce mur, pesta Blanche dans son coin.

— Alors, continua l'homme de sa voix monocorde, on s'est dit qu'en la déplaçant de dix mètres, on pourrait la conserver ici, surtout que la gendarmerie n'avait rien contre...

— Conserver quoi ? demanda poliment Caroline.

— La croix, bien sûr.

— La croix ? hurlèrent nos six voix en chœur.

— On a déplacé la croix ? s'étonna Blanche.

— Je viens de vous l'expliquer..., fit le professeur avec un rien d'agacement. C'était il y a environ trente-cinq ans... Avant, la croix était de l'autre côté de ce mur...

— Mais alors, Constance... », fis-je sur un ton affolé en cherchant les yeux de Blanche.

Blanche, elle, regardait le haut mur d'un air désabusé, les mains sur les hanches.

« Pétard ! rouspéta Caroline, ne me dites pas qu'il va falloir

recommencer de l'autre côté... »

Le fantôme se rebiffe !

Cet après-midi-là, ma mère étant à la boutique, nous avons tenté d'expliquer la situation à notre fantôme.

Assis dans la cuisine, les yeux faussement perdus dans la contemplation des ampoules qui couvraient mes mains, j'écoutais Blanche relater les faits à une Constance qui ne voulait rien entendre de nos difficultés.

« Tu cherches toujours des excuses, bougonna cette dernière. Déjà l'autre fois...

— L'autre fois, c'était en 1944, et c'était bien pire. L'occupation allemande, cela te rappelle quelque chose ? »

Constance haussa négligemment les épaules. Non. Évidemment que cela ne lui rappelait rien. Pour elle le temps ne voulait pas dire grand-chose... Elle avait hanté la maison durant deux guerres mondiales et bon nombre d'événements. Moi, en revanche, j'entrevois très bien le fin mot de l'affaire.

« Tu es allée à la Kommandantur déterrer Constance ?

— Oui, soupira ma grand-mère, avec Lucien, le fils du boulanger. Et nous nous sommes fait prendre. Ils n'avaient pas le sens de l'humour, les Allemands. Chaque fois que je leur disais que je cherchais le cadavre de ma cousine, ils me donnaient de grandes claques qui n'avaient rien d'amical, si tu vois ce que je veux dire. »

Hélas, je ne l'imaginais que trop bien ! Blanche reprit en hochant la tête :

« Ils n'arrêtaient pas de crier : *"Terrorist ! Terrorist !"* C'est comme cela qu'ils appelaient les résistants. Et justement la Résistance venait de faire sauter la ligne de chemin de fer de Paris. Alors autant te dire qu'ils étaient bien contents de nous tenir, malgré nos quinze ans !

— Il faut toujours que tu te plaines ! râla Constance. Tu as pris quelques gifles, et alors ? Les résistants t'ont bien fait évader, non ? Moi, je suis morte étranglée et je n'en fais pas toute une histoire ! Et maintenant, qu'attends-tu pour aller creuser chez ce Fernand Gilles, pour me retrouver ? »

Blanche, l'œil noir de colère, retint avec difficulté les propos acerbes qui semblaient la démanger. Elle respira un bon coup et s'appliqua à expliquer :

« C'est Fernand Gilles qui nous a dénoncés pendant la guerre... Il nous a vus passer, de nuit, avec des pelles et il s'est empressé de vendre le renseignement aux Allemands... en nous accusant de poser des bombes. D'ailleurs, il n'y a pas que nous qu'il ait dénoncés ! Ce bonhomme-là est une vraie crapule, la moitié du village le hait.

— On lui a téléphoné tout à l'heure, tentai-je d'expliquer à mon tour, mais il refuse de nous recevoir... Tu parles, après ce qu'il a fait autrefois, il ne doit pas se sentir à l'aise dans ses petits souliers ! Il paraît qu'il ne sort pas de chez lui, qu'il vit barricadé avec des chiens de garde... Impossible d'entrer. Il va nous falloir du temps pour...

— Des excuses, encore des excuses ! hurla Constance qui virait au bleu. Vous n'avez pas de parole ! Mais je m'en vais vous apprendre à respecter vos promesses ! »

À présent Constance devenait d'un beau violet. Je m'attendais à un déferlement de cris, à des trépignements, à une grosse colère de fantôme gâté. Pourtant elle se contenta de disparaître d'un coup.

Dans le silence qui suivit, je lançai à Blanche avec un petit rire mi-figue mi-raisin :

« Tu vois, finalement, elle l'a bien pris...

— Attends, soupira ma grand-mère en fouillant la pièce d'un regard perçant, je suis sûre que c'est juste le calme avant la tempête ! »

C'est alors qu'un bruit commença à monter, lent et régulier, comme le moteur d'un avion au décollage. Les sièges tremblèrent sur leurs quatre pieds, les vitres tintèrent, la vaisselle s'entrechoqua dans le vaisselier tout proche, comme pressée de s'en évader pour aller se mettre à l'abri.

« Tremblement de terre ? m'écriai-je avec angoisse.

— Pire, jeta ma grand-mère, Constance ! »

Puis, sans attendre, elle se précipita pour fermer les portes du grand meuble qui s'ouvraient. Trop tard ! Les assiettes quittaient leur étagère, telles des soucoupes volantes prenant leur essor. Blanche en

reçut une en pleine poitrine, bloqua la suivante avec les mains avant de battre en retraite en criant d'une voix ferme :

« Constance, assez ! »

Mais le ton autoritaire de Blanche n'impressionna pas le fantôme et le tremblement de terre continua de plus belle ! Les rideaux cherchaient à s'arracher des vitres ! Voilà que les fruits rangés dans une corbeille d'osier sautaient de la table, pour rouler au sol vers nous, avant de nous bombarder !

Blanche, rouge de colère, esquiva une poire bien mûre, mais dérapa par malheur sur un régime de bananes rampantes. Après les assiettes plates, ce fut au tour des assiettes creuses, puis des tasses et des verres, de s'envoler depuis les étagères du vaisselier. La porcelaine du vieux Joseph allait s'écraser sur le sol et contre les murs dans un vacarme indescriptible, explosant comme au ball-trap, retombant comme une pluie de météorites !

Rempli d'effroi, j'évitai à grand-peine un saladier, avant de recevoir, coup sur coup, en plein nez, un plat à tarte et la râpe à fromage.

Je hurlai de terreur et de douleur. Sans plus perdre de temps, je me précipitai vers la porte de la cuisine pour échapper à ce cauchemar ! Hélas, la porte resta close. Nous étions enfermés ! Jusqu'où Constance irait-elle pour consommer sa vengeance ?

Les poings serrés, je tambourinai contre le bois de la porte à m'en casser les phalanges. Des cris de dément s'échappaient de ma poitrine. Une volée de soucoupes vint alors se fracasser sur le sommet de mon crâne, me coupant momentanément la voix.

Puis ce fut au tour du balai de sortir de son placard, pour se jeter dans la bataille. Blanche, qui battait l'air de ses mains pour éloigner les fourchettes qui cherchaient à la piquer, en prit un grand coup sur le dos. Elle s'étala pitoyablement sur le carrelage. Les fourchettes s'en donnèrent à cœur joie sur sa nuque découverte tandis que Blanche criait sa douleur d'une voix stridente !

Quant à moi, je m'étais à peine retourné pour lui porter secours, que je me faisais agresser par une serpillière qui tenta de m'étouffer, en se collant sur mon visage.

Quel était ce liquide qui coulait dans mes cheveux... ? Du sang ? Non, un goût de savon m'emplissait la bouche, les yeux me piquaient sous la serpillière humide.

C'était juste du liquide pour la vaisselle, réalisai-je avant de prendre dans l'estomac un grand coup de... de quoi donc ? Bouteille ? Rouleau à pâtisserie ? Peu importe, cela faisait un mal de chien !

Par chance, je réussis enfin, en tirant sur le tissu nauséabond, à repousser la serpillière. Le souffle court, les yeux vitreux, je vis ma Blanche roulée en boule sur le sol, ses épaules tressautant de sanglots. Puis les éléments semblèrent s'apaiser...

« Constance, je te déteste ! » m'écriai-je au bord de la syncope, mais seul un grand rire me répondit.

« Tu n'as encore rien vu, fit la voix du fantôme, comme venant de nulle part. Si vous ne m'aidez pas, je promets de vous poursuivre jusqu'à la fin de vos jours... »

La respiration sifflante, les mains enserrant mes côtes pour tenter de refréner mes tremblements de panique, je cherchai Constance en vain, imaginant son sourire et ses mots de triomphe devant notre désarroi.

La porte s'ouvrit alors avec un grincement - un grincement à vous glacer les sangs qui me fit craindre le pire. Mais Constance ne se trouvait pas derrière à nous attendre, et un calme monacal régnait de nouveau dans la maison.

Le cataclysme n'avait sans doute duré que quelques secondes, suffisamment en tout cas pour transformer la pièce en une vision de cauchemar.

« Ça va, Coco ? » fit la voix plaintive de ma grand-mère.

Blanche se relevait sur les genoux, en prenant garde de ne pas se couper aux tessons de vaisselle cassée qui jonchaient le sol. Ses joues ruisselaient, et son Rimmel lui faisait de larges cernes noirs.

J'ai avancé tant bien que mal entre les débris pour me jeter dans ses bras. Elle me serra à m'étouffer, comme pour se prouver que nous avions survécu à la fin du monde.

« Eh bien, Coco, dit-elle contre mes cheveux, nous allons avoir du mal à expliquer à ta mère que la vaisselle s'est suicidée en se jetant du bahut... »

« Retour à la case départ..., commentai-je lugubrement peu de temps après à la cabane.

— Et l'on ne gagne pas vingt mille francs, acheva la Citrouille avec un rire plein de fossettes. Dites, madame Blanche, ils devaient être balèzes, les moustiques qui vous ont fait ces piqûres...

— T'occupe ! » la coupa ma grand-mère en remontant son col pour cacher ses plaies.

Les trois autres étaient verts, verts de peur, sans doute presque

autant que moi. Si Caroline riait encore, c'était uniquement parce qu'elle n'avait pas entendu parler de Constance...

« Ben quoi, pouffa la rouquine en secouant ses couettes, vous en faites des têtes d'enterrement ! »

C'était tout à fait le terme qui convenait.

« M. Gilles est un peu fêlé, poursuivit-elle, mais sûrement pas aussi méchant que ce qu'on raconte.

— Si, reprirent les trois autres et Blanche en chœur.

— Il a une meute de bergers allemands et de dobermans en liberté dans son jardin..., attaqua la petite Marie.

— Et s'il n'a pas installé de miradors avec des mitrailleuses dans les coins, c'est qu'il n'y a pas encore pensé, poursuivit Simon en ajustant ses lunettes.

— Sans compter que le mur fait plus de deux mètres de haut, acheva Blanche.

— Eh bien alors, réfléchit Caroline avec un certain bon sens, pourquoi continuer ? Votre squelette n'a qu'à rester où il est... »

Elle n'avait pas fini sa phrase que la pile d'illustrés posée près d'elle alla s'étaler à ses pieds avec un claquement de fouet.

Je regardai Blanche, terrorisé : Constance était là ! Constance pouvait sortir de la maison ! Manu, Simon et Marie aussi avaient compris, ils se levèrent comme un seul homme pour s'enfuir à toutes jambes. Pas assez vite, car la porte claqua avant qu'ils n'y parviennent, leur coupant la retraite.

« Pétard ! Qu'est-ce qui vous prend ? s'étonna Caroline. Tiens, c'est nouveau ça... Pétard ! Ah ben si je m'attendais ! »

L'étonnement l'emportant sur la peur, je jetai un bref coup d'œil derrière moi, pour voir ma rouquine, hilare, tendre la main vers le corps bleu et diaphane de Constance. Elle la voyait ! La Citrouille voyait Constance !

« Ne la touche pas ! hurla depuis la porte Blanche à Caroline, tandis que les trois autres se cachaient derrière elle.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle. Je ne lui veux pas de mal, pourquoi m'en voudrait-elle ?

— C'est un fantôme ! hurla Simon en rampant jusqu'à un coin de mur, comme pour tenter de s'y fondre.

— Un ectoplasme, corrigea Caroline qui semblait connaître le sujet.

J'en ai déjà vu. Dans ma famille, on est un peu médium...

— Me... médium ?

— Oui, on perçoit des choses que les autres ne voient pas... J'en ai déjà vu, des ectoplasmes, surtout des vieux rabougris plutôt tristes, mais jamais des filles aussi jeunes et jolies...

— Elle voit des fantômes ! s'écria Manu. Je vous l'avais bien dit qu'elle était complètement cinglée !

— Assez ! » résonna la voix de Constance dans nos têtes avec la force d'un gros bourdon d'église.

Nous nous plaquâmes encore davantage contre les parois de la cabane, à part Caroline, parfaitement inconsciente du danger, qui semblait ravie de cette rencontre.

« Tu es une princesse ? » demanda-t-elle à Constance.

Cette dernière, sans doute flattée, perdit d'un coup sa couleur bleue des mauvais jours. Ses longs cheveux bruns se mirent à onduler, comme poussés par une douce brise. Elle était ravissante. « Comme peut l'être une fleur carnivore », pensai-je subitement.

« Non, répondit Constance d'un ton hautain, je suis la maîtresse de ces lieux. Et toi, tu n'es pas jolie jolie, mais tu m'as l'air plutôt gentille... »

Elle jeta un regard réprobateur sur la salopette en accordéon et les manches de chemise aux poignets quatre fois retournés.

« Pétard ! comprit d'un coup la rouquine. Alors, c'est toi, le squelette.

— Oui, et ces pauvres trouillards, ces faibles d'esprit de mon propre sang ne veulent pas m'aider... Que faut-il que je fasse pour vous convaincre ? Que je réduise la maison en cendres ? Que je vous pende par les pieds au-dessus d'un bûcher... J'en suis capable, vous savez ! »

Les murs se mirent à trembler sur leur base, comme une fusée sur le pas de lancement. Qu'allait-elle faire ? Mettre la cabane sur orbite ?

Mon cœur battait à tout rompre, je m'attendais à être pulvérisé d'un instant à l'autre... Dans mon dos Marie se mit à gémir tandis que Manu tambourinait comme un forcené à la porte en demandant de l'aide... Malgré sa carrure et sa force, il ne parvenait pas à faire bouger la moindre latte de bois ! Il fallait tenter quelque chose !

« Attends, on peut discuter, tout de même ! hurlai-je en désespoir de cause.

— Discuter de quoi, trouillard ? » ricana Constance.

Ses traits se déformèrent comme dans un cauchemar. Voilà qu'elle ressemblait à la Mort en personne, avec son corps décharné et ses orbites creuses. Pendant un instant, j'ai cru qu'elle allait sortir de derrière son dos une longue faux pour nous décapiter... Les mains serrées contre ma gorge comme pour me protéger, je sentis mes dents s'entrechoquer d'horreur sans que je puisse me maîtriser.

« Mais enfin, lança Caroline, la seule d'entre nous à ne pas céder à la panique, il n'y a pas de quoi se fâcher. Autant discuter comme des gens civilisés. »

Pendant une seconde qui me parut un siècle, la Faucheuse devint floue avant de reprendre l'apparence de la jeune fille que je connaissais.

« Brave petite Citrouille, souffla Blanche en soupirant de soulagement.

— D'accord, s'écria Constance en fronçant les sourcils, je vous laisse un répit... »

Puis elle poursuivit en nous pointant tour à tour du doigt :

« Mais si demain à l'aube vous n'avez pas retrouvé mon corps, je rase cette maison et je vous poursuivrai tous, tous vous m'entendez, jusqu'à ce que mort s'ensuive... »

Et elle disparut subitement.

Nous nous regardâmes d'un air gêné. Marie essuya ses larmes du revers de la main, Simon quitta le coin du mur d'un pas hésitant et Manu cacha ses poings égratignés au fond de ses poches...

« Alors, que fait-on maintenant ? » demanda Blanche en allant s'affaler sur la vieille banquette d'automobile.

Elle tremblait un peu, Blanche. Je regardai mes mains et constatai qu'elles tremblaient aussi. D'une voix hachée, je répondis :

« Alors, on va chez M. Gilles. Comment veux-tu faire autrement...

— Brice a raison, fit calmement Caroline. Les ectoplasmes, je les aime bien, mais pas au point qu'ils me gâchent la vie... Il paraît qu'il y en a un qui a tiré les pieds de mon arrière-grand-mère dans son lit toutes les nuits jusqu'à ses quatre-vingt-dix ans passés. Et le pire, c'est qu'elle n'a jamais su pourquoi...

— Elle est complètement cinglée, cette fille, chuchota Manu, mais avec moins de conviction que tout à l'heure.

— Pas cinglée, se moqua gentiment Caroline, différente plutôt.

— Inutile de jouer les malins..., lançai-je alors. Nous ne sommes pas de force à lutter contre un fantôme... Je suis vraiment désolé de vous avoir entraînés dans cette galère..., terminai-je en baissant les yeux.

— Pas la peine de t'excuser, me répondit Manu. Nous savions bien qu'il y avait des risques à provoquer un fantôme. À vrai dire, au début je pensais que tu nous racontais des histoires de Parigot pour crâner... Mais maintenant que je te connais, je sais que tu es un gars sérieux et courageux... »

Brave Manu ! Sa déclaration d'amitié m'allait droit au cœur ! Pourtant, s'il avait su à quel point la peur me tordait les entrailles... À quel point j'étais lâche...

Un long silence s'installa, chacun réfléchissant sans doute au sort qui l'attendait. C'est Simon qui le rompit :

« Il doit bien exister un moyen de se débarrasser d'un fantôme, tout de même. »

Blanche poussa un soupir résigné avant de répondre :

« Le vieux Joseph a tout essayé dans le temps. Faire venir un prêtre pour exorciser la maison, les prières, l'eau bénite, les talismans, les rebouteux... En 1944, il y avait tant de gousses d'ail dans la cuisine qu'on aurait pu exterminer tout un régiment de vampires ! Et avec les fers à cheval qu'il collectionnait, il y avait de quoi ferrer tous les canassons du canton... »

On ne viendrait jamais à bout de Constance... C'était une terrible constatation. Tous les marabouts d'Afrique ne nous en auraient pas débarrassés. Il nous fallait choisir entre la peste et le choléra, entre la vengeance de Constance et les fauves de M. Gilles. À tout prendre, je crois que je préférerais encore mourir déchiqueté par les chiens...

« Il n'y a pas d'autre solution, soupira Simon, il faut aller ce soir chez M. Gilles. Je ne veux pas passer le reste de mes jours à fuir devant un fantôme.

— Et puis, ajouta Marie, nous sommes six... À nous six, nous devrions y arriver... Avec un bon plan... Et un peu de chance... »

Elle l'avait dit d'une petite voix, mais c'était la voix du bon sens.

« Évidemment, que nous y arriverons ! » terminai-je haut et fort, des fois que ce monstre de Constance écoute.

Expédition nocturne

« Qu'est-ce que c'est que cette vaisselle ? » demanda ma mère ce soir-là.

Aïe ! aïe ! aïe... Elle regarda d'un air éberlué les assiettes jaunes décorées de grosses fraises rouges.

Elles étaient hideuses, mais il nous avait fallu faire plus de vingt kilomètres pour trouver des assiettes neuves et, à vrai dire, c'était bien le cadet de nos soucis.

« C'est plus gai, non ? rétorqua Blanche sans se démonter.

— Plus gai ? répéta ma mère avec une moue de dégoût. Où est la porcelaine du vieux Joseph ? »

Nous avons passé plus de deux heures à tout nettoyer. Il ne restait plus rien de la vaisselle du vieux. Pas une soucoupe, pas même un verre à liqueur n'en avait réchappé. Constance avait fait du beau travail.

« Je l'ai vendue à un brocanteur cet après-midi..., laissa tomber Blanche d'un air distrait. Tu sais, ces vieux trucs ne passent pas au lave-vaisselle et...

— Mais maman, nous n'avons pas de lave-vaisselle !

— Ah, bon ? s'étonna ma grand-mère en ouvrant de grands yeux innocents. Ah, mais c'est vrai que vous n'en avez pas... De toute façon elle était très vieille... La porcelaine, c'est dépassé, il vaut mieux utiliser des matériaux modernes, plus solides...

— Je l'aimais, cette vaisselle, s'indigna ma mère.

— Ben dis donc, la coupa Blanche d'un ton outré sans appel, tu m'y reprendras à te faire des cadeaux, espèce d'ingrate ! Moi qui pensais te faire plaisir... Moi qui ai mis tout mon cœur dans cet achat, moi qui l'ai choisi avec amour... »

Blanche y allait fort. Par chance, maman, habituée à se taire, baissa le nez d'un air contrit et n'insista pas.

« Tu es tombé, Brice ? » me demanda brusquement maman en regardant mon visage égratigné.

Fort heureusement nous avions répété une scène pour le cas où elle poserait des questions. Je ne pouvais pas, en effet, lui expliquer que je m'étais fait agresser par une râpe à fromage et une escadrille de soucoupes aux ordres d'un fantôme...

« Oui. Rien de grave... J'ai glissé sur une marche du perron. J'ai à peine une petite bosse et quelques égratignures. Blanche m'a soigné. »

Maman hocha la tête et repiqua du nez dans son assiette. Quelques secondes plus tard, la dégustation de sa côtelette l'absorbait entièrement. Un ouf de soulagement faillit m'échapper.

Blanche, quant à elle, avait caché les piqûres de fourchette de son cou sous un foulard. Un épais fond de teint camouflait les bleus de son visage et, à vrai dire, il aurait fallu être devin pour savoir qu'elle avait eu le dos rompu à coups de balai. Mais Blanche était une remarquable comédienne. D'ailleurs elle me le prouva une fois de plus :

« Ce soir, lança-t-elle mine de rien, j'emmène Brice et ses amis au cinéma.

— C'est une bonne idée, approuva ma mère, cela nous fera du bien de sortir, il y a une éternité que je n'y suis pas allée. »

Je regardai Blanche d'un air affolé. Maman allait mettre tout notre plan par terre !

« Impossible, répliqua Blanche. Passe-moi le fromage.

— Mais pourquoi ? s'étonna ma mère.

— Pour en manger, pardi.

— Maman, je ne te parle pas du fromage. Pourquoi ne veux-tu pas que j'aille au cinéma avec vous ?

— Parce que... Parce que ce n'est plus de ton âge.

— Toi tu y vas bien !

— Moi je suis une attardée mentale... et puis, de toute façon, il n'y a plus de place dans la voiture...

— Tu ne veux pas de moi ! constata amèrement maman avec un sanglot dans la voix. D'accord, nous ne nous entendons pas toujours très bien, mais enfin... »

J'en avais le cœur serré. Maman était malheureuse de se sentir exclue, mais il nous fallait absolument sortir sans elle.

« Tant pis, soupira Blanche, je crache le morceau. »

J'observai ma grand-mère avec horreur. Elle n'allait pas tout déballer, tout de même !

Mais voilà que Constance venait d'apparaître derrière maman ! Elle nous fixa d'un air mauvais avant de pousser du bout de l'index, lentement, la salière vers le bord de la table. Maman, tout à son chagrin, ne remarqua rien. Mon souffle resta bloqué dans ma poitrine tandis que la salière glissait. Par chance, Blanche la rattrapa au vol d'une main habile, au moment même où elle basculait dans le vide. Elle ferma les yeux de soulagement, sembla mettre au défi Constance de recommencer et poursuivit, mine de rien :

« L'entrepreneur m'a beaucoup parlé de toi, ma chérie... »

Ouf ! Constance s'éloigna d'un mètre, un sourire aux lèvres. Je vis maman rougir, de joie ou de honte, je ne sais, et Blanche poursuivit sur le ton de la confiance :

« Il m'a dit qu'il passerait sans doute ce soir, et j'ai pensé qu'il serait bon qu'on vous laisse seuls tous les deux... Voilà notre secret. »

Maman, un moment muette, finit par répondre d'une voix un peu enrouée :

« Bien sûr, si l'entrepreneur souhaite me parler... Je ne veux pas vous empêcher d'aller au cinéma. »

Mon soupir de contentement s'étrangla dans ma gorge car, du coin de l'œil, je vis Constance ouvrir le gaz... Un bouton de la cuisinière tourna, puis un autre, puis un autre... Blanche se leva, livide, mais les traits faussement détendus, pour aller les refermer sans un mot... Puis elle déclara, plus pour notre fantôme que pour maman :

« Il est temps de partir, nous avons à faire. »

Nous la laissâmes, le plateau de fromage à la main. Nous n'avions même pas fini de manger. En refermant la porte, je frémis d'angoisse. Constance se tenait toujours derrière maman. Elle me fixait, semblant traquer avec délectation la peur qui emplissait mes pensées. Sourire aux lèvres, elle faisait sauter quelque chose dans sa paume ouverte... Une boîte d'allumettes !

Nous venions de laisser maman en otage entre les mains d'un fantôme peut-être pyromane...

« Check-list », lança ma grand-mère avec des airs de commandant de bord d'Airbus.

Elle adossa la grande échelle au mur, juste derrière la croix, et débita en nous observant dans le clair de lune :

« Lampe torche ?

— O.K. ! répondit Simon.

— Corde...

— O.K., j'ai même fait des nœuds ! fit Manu à son tour.

— Boulettes de viande ?

— O.K. !

— Vous y avez mis des somnifères, au moins ? s'inquiéta Blanche.

— Toute la boîte de mon grand-père y est passée, expliqua Marie. Ce soir, il va avoir des insomnies.

— Nous aussi. Pelles ? demanda encore Blanche.

— O.K. ! J'en ai deux, plus une pioche, dit Caroline.

— Sac-poubelle...

— O.K. !

— Couverture...

— O.K., fit Simon, je vais me faire disputer par ma mère si je l'abîme ! Dommage qu'on n'ait pas de la dynamite... On n'aurait pas à franchir le mur et nous aurions plus vite fini !

— Vous m'avez moi, mamie Bazooka, pouffa ma grand-mère. Évidemment je ne casse pas des briques, mais...

— Assez ri, Blanche », soufflai-je entre mes dents.

Ma grand-mère se tut et prit un air contrit. J'ajoutai plus doucement :

« Il est neuf heures. Si dans trois heures nous ne sommes pas rentrés, maman appellera la police ou les hôpitaux, et Constance va sûrement... Elle nous avait pourtant promis un répit. »

Je n'ai pas eu besoin d'en dire davantage. Ma grand-mère hocha la tête les yeux clos, sans doute torturée par l'idée de maman aux prises avec ce monstre de Constance. Puis, incorrigible, elle reprit :

« C'est parti mon kiki... »

Manu, portant en bandoulière la corde enroulée, s'avança pour

grimper le premier. C'était lui le plus fort, aussi avait-il la charge la plus lourde. Blanche fit mine de cracher dans ses mains avant de lui emboîter le pas. Elle avait atteint le barreau du milieu lorsque nous entendîmes Manu pester :

« Bon Dieu, l'échelle n'est pas assez haute !

— Eh bien, saute », ordonna ma grand-mère.

Dans la clarté de la lune, je vis Manu se hausser sur les avant-bras avant de s'asseoir à califourchon sur le mur...

« Envoyez-moi la couverture, souffla-t-il.

— Tu ne veux pas un oreiller non plus ? plaisanta ma grand-mère. Ce serait plus doux pour dormir... »

Mais Manu rétorqua aussitôt :

« Je ne trouve pas cela franchement drôle, vous savez ! Ce vieux cinglé a collé plein de tessons de bouteille sur le haut du mur, et je me suis entaillé un doigt.

— Excuse-moi, soupira ma grand-mère, je suis un peu nerveuse, et cela me fait dire des bêtises... »

Elle attrapa la couverture que lui tendait Marie pour la passer à Manu. Il la posa sur les tessons, s'installa dessus et tendit la main à ma grand-mère.

« À vous. »

Mais Blanche ne parvenait pas à grimper sur le sommet du mur. Sa jambe, quittant l'échelle, s'élevait à hauteur de sa taille, raclait les pierres sans trouver d'appui, avant de retomber.

« Il n'y a pas à dire, pesta ma grand-mère, j'aurais dû me remettre à la gym ! Hé, toi, le même, ajouta-t-elle pour Simon, viens donc m'aider ! »

Mon Simon grimpa à l'échelle, puis s'arrêta net, le nez au niveau du postérieur de Blanche, ne sachant plus que faire.

« Eh bien, pousse ! s'écria-t-elle.

— Mais, madame...

— Pousse, je te dis, c'est un cas d'urgence ! »

Simon s'exécuta. Les deux mains en avant, il poussa du plus fort qu'il put, tandis que Manu tirait. Blanche se retrouva propulsée, la moitié du corps de l'autre côté du mur et les jambes battant l'air. Manu vacilla sous le choc, agrippa ma grand-mère par le fond de son

caleçon et tint bon.

« Ooh... Ooooh !

— Ne criez pas, souffla Caroline depuis le bas de l'échelle, mon père va nous entendre... et vous risquez d'alerter les chiens...

— Bon sang, les chiens ! s'excusa ma grand-mère, je les avais oubliés ! »

Elle rétablit son équilibre pendant que Manu, avec des gestes méthodiques, s'employait à dérouler la corde. Je m'emparai du bout qu'il m'envoya pour le nouer autour de la croix.

« C'est bon ! »

Manu jeta aussitôt l'autre bout de la corde par-dessus le mur, puis il commença à descendre...

« Rien en vue, nous souffla-t-il, tout est calme. Envoyez le matériel. »

Nous fîmes la chaîne pour passer à ma grand-mère pelles, pioche et lampe qu'elle lançait à Manu dans le parc de M. Gilles. Enfin, nous montâmes à notre tour pendant que Blanche descendait lentement, ses mains enserrant la corde à nœuds.

Puis, sans attendre, comme le prévoyait notre plan, elle compta douze grands pas qui devaient, selon nous, faire dans les neuf mètres.

« Voilà, dit-elle, la croix a été déplacée de dix mètres donc, avec le mètre de l'autre côté du mur, elle devait se trouver... ici. »

La maison de M. Gilles se découpait dans la nuit, émergeant entre de grands arbres. Une petite lumière, au rez-de-chaussée, nous indiquait que le propriétaire veillait encore.

« Pourvu qu'il ait les chiens avec lui », souffla Marie.

Nous avions apporté un bon kilo de viande hachée que nous avions droguée. Il nous suffirait, le cas échéant, d'en donner aux animaux.

« Tiens la lampe », demandai-je à Marie.

Elle était si fluette qu'elle n'aurait pas soulevé une pelle bien longtemps. Manu, armé de la pioche, commença à donner de grands coups dans la terre dure du jardin. Avec Simon, nous l'aidions de notre mieux, malgré les ampoules qui nous couvraient les mains.

Au bout de cinq minutes, je n'en pouvais déjà plus, mais imaginer maman, torturée par Constance, me fouetta les sangs. Je redoublai d'ardeur, soulevant par paquets la terre que Manu brisait.

« Changement d'équipe », fit ma grand-mère.

Simon et moi laissâmes nos pelles à Caroline et à Blanche qui poursuivirent à notre place.

Mes mains et mes muscles étaient douloureux à pleurer. Dans la pénombre, je vis Simon se masser les épaules puis enrouler en grimaçant son mouchoir autour de sa paume meurtrie. Le grand Manu, quant à lui, continuait à manier sa pioche avec la régularité d'un métronome. Seul son souffle court et sifflant trahissait sa fatigue.

« Tout se passe bien, déclarai-je, histoire de rompre le silence.

— Attends, intervint Simon tel un oiseau de mauvais augure, si la croix a été déplacée de onze mètres et non de dix, dans trois heures nous sommes encore ici... »

Horreur ! Je m'empressai de croiser les doigts pour conjurer le mauvais sort.

« J'ai dégagé quelque chose ! » s'écria Caroline d'un air surexcité.

Nous nous penchâmes vivement sur l'objet dans le halo de la lampe. Hélas, ce n'était qu'une grosse racine.

« Pétard ! rouspéta la rouquine, j'en ai marre ! »

C'est alors que retentit l'aboïement... un simple aboïement qui nous fit dresser les cheveux sur la tête !

« Tous aux abris », ordonna Blanche.

Manu, lâchant la pioche, courut à la corde. Il y grimpa prestement, suivi par Caroline et une Blanche essoufflée qui ne parvenait pas à décoller du sol. Quant à moi, je me précipitai avec Marie et Simon vers les arbres les plus proches.

D'ordinaire, je ne suis vraiment pas doué pour grimper aux arbres, mais la peur me donna des ailes, et je ne sentais même plus la douleur de mes mains accrochées à l'écorce rugueuse.

Les aboïements se rapprochaient dangereusement, nous vîmes bientôt deux molosses tout en muscles, dont les dents, les crocs devrais-je dire, et des gros, semblaient phosphorescents dans la nuit.

La première chose qui attira leur attention fut ma grand-mère qui gesticulait comme un beau diable au bout de la corde.

« Montez-moi vite ! » hurla Blanche.

Manu et Caroline, à califourchon sur le mur, entreprirent de hisser ma grand-mère, en tirant sur la corde avec l'énergie du désespoir. Puis ils agrippèrent ses mains, tirèrent encore, sans parvenir à la soulever

jusqu'en haut du mur ! Mon cœur manqua de s'arrêter, les larmes me montaient aux yeux tandis que j'entendais dans l'obscurité les mâchoires des deux monstres s'entrechoquer dans le vide. Ils paraissaient fous de rage et, comme montés sur ressorts, ils sautaient pour attraper leur proie.

Pour la première fois, le cœur serré, je me rendis compte que ma Blanche était une vieille dame, et que cette expédition nocturne risquait de lui coûter la vie !

« La viande ! Où est la viande ? m'écriai-je.

— Je l'ai laissée par terre, se lamenta Marie depuis sa branche. Je suis désolée... C'est ma faute... Attends, je descends la chercher ! »

Dans ma tête s'imposa alors l'image de Marie-la-Brune, si petite, si douce, malmenée par les fauves...

« Non », ordonnai-je.

Il fallait que j'y aille ! il fallait que j'y aille, criais-je plus fort dans ma tête pour y puiser du courage. Alors, les jambes flageolantes, je descendis de l'arbre. Les deux chiens s'en prenaient toujours à ma grand-mère, leurs crocs claquant à quelques centimètres de ses pieds.

J'attrapai le paquet de viande resté au bord du trou, avant de prendre mes jambes à mon cou. Une fois remonté à l'abri, je sifflai entre mes dents, puis j'appelai :

« Ici, les chiens, petits, petits... »

Les deux monstres, les oreilles aux aguets, foncèrent aussitôt vers mon arbre. Sans perdre de temps, je jetai la viande par poignées, qui leur tomba sous le nez. Puis je priai... je priai pour qu'ils n'aient pas été dressés à ne recevoir de nourriture que de la main de leur maître...

Non, ils mangèrent goulûment ! Il nous fallut encore attendre cinq interminables minutes avant qu'ils ne vacillent sur leurs pattes.

Lorsqu'ils tombèrent sur le flanc, nous descendîmes prudemment et je courus aussitôt prendre Blanche dans mes bras.

« Ça va, Coco, me dit-elle d'une voix chevrotante. Il faut nous y remettre. Lorsque Fernand Gilles ne verra pas revenir ses chiens, tu peux être sûr qu'il viendra à leur recherche ! »

Et, sans attendre, nous reprîmes pelles et pioche pour creuser.

« Caroline, demandai-je, garde un œil sur les bêtes, s'il te plaît. »

Elle acquiesça en silence, avant de se poster à quelques mètres des molosses.

Un bon quart d'heure plus tard, ma pelle charria ce qui ressemblait fort à un os...

« Nous y sommes, m'écriai-je, le cœur battant à tout rompre. C'est un fémur ou je ne m'y connais pas ! »

Un hurra de triomphe jaillit de nos bouches ! Nous avions trouvé Constance !

« Passez-moi le sac-poubelle, demanda Blanche en prenant avec respect le long os entre ses doigts qu'elle déposa au fond du grand sac.

— Le chien, s'écria Caroline, il se réveille ! »

L'un des deux molosses, se relevant dans un geste malhabile, vacilla avant de retomber... L'effet des somnifères s'amenuisant, il y avait gros à parier qu'il ne faudrait guère de temps à des bêtes si puissantes pour retrouver leur comportement agressif...

« Plus une minute à perdre, dis-je, il faut fouiller, et vite ! »

Nous y allions de bon cœur, éparpillant la terre à pleines mains pour dégager côtes, vertèbres et osselets.

« Le livre ! Voilà son journal ! »

Il n'en restait qu'une masse informe, aux pages collées, rongées par les vers. Bien malin celui qui le lirait ! pensai-je en le mettant avec les ossements...

« Je sens le crâne ! fit Marie en retirant prestement ses mains. Allez-y, madame Blanche, moi je n'ose pas... »

Dans le rai de lumière, Blanche commença à dégager la tête du bout des doigts. Les orbites creuses apparurent, puis la mâchoire inférieure à la denture parfaite...

« Espèce d'enquiquineuse, souffla ma grand-mère en soulevant le crâne de Constance à deux mains, encore quelques minutes et nous en aurons fini avec toi... »

Dans notre dos, un chien s'agita, bâilla, se leva en grognant, avant de retomber...

« Tu crois que nous avons tous les os ? demandai-je.

— Tous, cela m'étonnerait, répondit Manu. Il paraît que le corps humain en possède plus de deux cents... »

Effectivement, on était loin du compte.

« Je récapitule, marmonnai-je, en mettant mon nez au-dessus du sac-poubelle. Un crâne, deux tibias, deux péronés, un bassin, deux

fémurs... C'est quoi, ça ?

— Heu... Humérus, radius ? Cubitus ? tenta Simon. Tu sais, moi, les sciences...

— Là, nous avons un gros tas de phalanges... des côtes, des vertèbres... des omoplates, le bouquin... Bon, si les humérus marchent par deux, il nous en manque un. »

Un soupir agacé nous échappa. Mais nous nous remîmes aussitôt au travail, car cette folle de Constance aurait bien été capable de nous renvoyer chercher les morceaux qui manquaient.

« Je l'ai ! » s'écria Caroline, en brandissant le long os en signe de réussite.

Hélas, son triomphe ne dura pas longtemps, car un des chiens, sans doute en plein rêve gastronomique, le lui arracha tout à coup des mains !

« Pétard ! cria la rouquine, c'est qu'il s'en va avec !

— Vite, hurlai-je à mon tour, il faut le récupérer ! »

À vrai dire, je n'avais aucune envie de me battre avec un chien de garde pour lui chiper son os mais, comme dit le proverbe, nécessité fait loi.

Je me levai sans attendre pour poursuivre l'animal qui s'engageait déjà dans les fourrés.

« Castor ! Pollux ! cria une voix de la maison.

— Il nous manquait plus que cela ! gémit ma grand-mère. Dans un instant, cette crapule de Gilles sera sur nos traces, il faut partir...

— Et le radius-cubitus ? demandai-je avec angoisse. On ne peut pas le laisser au chien !

— Tans pis, Constance s'en passera ! »

Au loin, nous entendîmes plus clairement :

« Castor ! Pollux ! Il y a quelqu'un ? Qui va là ? »

Par chance, le chien gastronome, du fin fond de son cerveau embrumé, entendit l'appel de son maître. Il revint sur ses pas, les pattes chancelantes, mais l'os toujours dans la gueule. La lumière de la torche lui faisait d'effrayants yeux rouges. Il avait les poils de l'échine hérissés et les babines retroussées en un rictus qui ne présageait rien de bon...

« Gentil toutou, risquai-je en m'approchant prudemment, la main

tendue. Allez, rapporte ! Donne, mon chien, donne à papa Brice... »

Un long grognement guère amical lui échappa, m'indiquant clairement qu'il n'était pas d'accord. Je ne savais plus trop quoi faire : la drogue l'avait visiblement affaibli, mais jusqu'à quel point ?

« Calme, le chien, calme..., tentai-je encore.

— Halte, qui que vous soyez ! Je suis armé ! hurla M. Gilles. Castor ! Pollux ! »

Le chien à demi endormi leva la tête, oreilles dressées, reconnaissant la voix de son maître. La silhouette de Fernand Gilles ne tarda pas à nous apparaître, précédée par le faisceau d'une lampe de poche qui fouillait l'obscurité. Il n'en fallut pas plus pour que la bête lâche l'os et se mette à aboyer frénétiquement.

« Marie, éteins la lampe, vite ! Il est armé ! Allez, on s'en va ! » ordonna ma grand-mère en tournant aussitôt les talons.

Sans perdre une seconde, je plongeai sur l'os entre les pattes du chien. Je m'en emparai en toute hâte, puis je roulai sur moi-même pour échapper à la mâchoire du molosse qui claqua à un cheveu de mon oreille. Ensuite je courus comme un fou jusqu'à la corde à nœuds, le chien à mes trousses. Manu y montait déjà, le sac-poubelle dans une main, suivi par Blanche, Marie, Simon et Caroline.

L'éclair de la lampe torche de Fernand Gilles nous frappa dans le dos, nous étions repérés !

« Castor ! Pollux ! Attaquez, les chiens ! hurla la voix de l'homme. Attaquez ! »

Heureusement, l'animal à peine éveillé s'exécuta sans trop de conviction. Il sauta bien un peu après nous, réussit à me pincer le mollet du bout des dents avant de retomber sur le flanc. J'en étais quitte pour une belle égratignure et une bonne trouille !

« Halte ! Au voleur ! »

Mais voilà qu'une première détonation claqua dans le noir, bientôt suivie d'une seconde ! Fernand Gilles nous tirait dessus !

J'ignore comment nous avons fait, mais nous passâmes alors le mur en un temps record... Blanche fut empoignée, soulevée, tractée, sans même qu'elle s'en rende compte, et nous nous retrouvâmes le souffle court au pied de la croix, sales, hirsutes, maculés de terre, mais heureux, tellement heureux d'avoir réussi !

« Aïe ! aïe ! aïe ! fit Simon en riant franchement, qu'est-ce que je vais me faire disputer en rentrant... »

Nous avons laissé derrière nous pelles, pioche, lampe, couverture et corde, mais nous avons Constance.

Épilogue

« Mes chers frères, lança le prêtre, nous sommes ici pour remettre à Dieu la dépouille de Constance, Rose, Adélaïde, pauvre jeune innocente enlevée brutalement à la vie. Que cet agneau victime de la barbarie humaine repose en paix. Amen... »

Je manquai m'étouffer ! Constance, un pauvre agneau ? On voyait bien que le prêtre ne l'avait jamais rencontrée !

Entre deux croix du cimetière, sous la pluie fine, j'entrevis sa robe blanche au ruban vert et son sourire de Joconde énigmatique... cette peste de Constance était toujours là !

« Viens avec moi, Coco, me souffla ma grand-mère, j'ai deux mots à lui dire... Excusez-moi, jeta-t-elle à son voisin, l'entrepreneur. Je défaille, c'est trop d'émotion pour une vieille femme comme moi... »

L'ami de maman hocha la tête, compréhensif. Maman, quant à elle, nous lança un regard courroucé, qui semblait dire : « Espèces de lâcheurs, vous n'allez pas me laisser seule au milieu de tout ce cirque ! »

Près de cent personnes s'étaient rassemblées autour du caveau de notre famille, pour assister à l'enterrement de Constance. Il y avait même la télé, la radio et la presse...

Blanche, comme d'habitude, était le point de mire de la foule avec sa grande capeline cachant ses cheveux rouges et ses grandes lunettes noires. Mamie Bazooka, découvreuse de squelette, redresseuse de torts, était un sujet passionnant.

J'esquissai un sourire en guise d'excuse à maman et je pris le bras de Blanche, pour la soutenir d'un air digne. Nous nous éloignâmes à petits pas, bientôt rejoints par Caroline, Simon, Manu et Marie qui suivaient eux aussi la cérémonie, un peu en retrait.

« Boudu ! pesta Caroline, la casse-pieds est encore là ! Je la vois très bien ! »

Pour une fois, Manu ne fit aucun commentaire désagréable sur les dons étranges de la rouquine. En quelques jours, il avait appris à la

connaître - et à l'apprécier - malgré ses accoutrements bizarres et ses propos un peu vifs.

« C'est à croire qu'elle ne nous laissera jamais en paix ! soupira Simon.

— Nous allions justement voir ce qu'elle veut... », leur expliquai-je.

Nous n'étions plus qu'à un mètre de notre fantôme, lorsqu'un jeune journaliste nous accosta :

« Mamie Bazooka ! appela-t-il, acceptez-vous de répondre à quelques questions ?

— Je suis si lasse..., commença Blanche, avec un sanglot de désespoir dans la voix.

— Je n'en ai que pour une minute. Comment avez-vous été mise sur la piste de cette terrible affaire ?

— C'est mon petit-fils, Brice, qui a découvert une lettre de mon oncle Joseph... Horrible chose, savez-vous, que d'avoir un oncle assassin ! Il y avait son crime en expliquant où le corps était enterré. Je ne voulais en parler à personne, vous comprenez, on a beau avoir l'esprit large, mais un assassin dans la famille... »

Elle piqua du nez dans son mouchoir de dentelle pour étouffer quelques larmes de crocodile.

« Et donc, poursuivit le journaliste en tendant son micro vers moi, vous avez décidé de retrouver vous-mêmes le corps de cette jeune fille...

— Exactement, expliquai-je. Nous n'avons pas eu à chercher bien loin, Constance se trouvait dans notre jardin... Quelques coups de pioche et hop !

— menteur ! » persifla Constance sous le nez du journaliste, inconscient de sa présence.

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais Blanche me serra plus fort le bras pour me faire taire.

« Alors vous avez prévenu les autorités..., reprit le journaliste.

— Voui..., souffla Blanche, en pleurs. Quel malheur ! ma fille en est toute retournée... Je suis si lasse... Laissez-nous, je vous prie. »

Je ne pus m'empêcher de sourire, la réalité était bien autre ! Le commandant Delpy, alerté par les coups de fusil, ne tarda pas à nous découvrir au pied de la croix... Il fallut bien expliquer pourquoi cinq jeunes gens et une mémé avaient pénétré par effraction chez un

particulier, drogué ses chiens, creusé un trou, avant de repartir avec un squelette. Alors, Caroline, avec beaucoup d'honnêteté, raconta toute l'histoire à son gendarme de père...

Les médiums se trouvant dans la famille de sa femme, et non dans la sienne, le commandant Delpy, naturellement, n'en crut pas un mot. Après nous avoir vertement réprimandés, il finit tout de même par nous laisser rentrer à la maison...

Maman, qui avait attendu en vain l'entrepreneur, en profita, elle aussi, pour nous couvrir de noms d'oiseaux. Elle était si en colère de s'être fait berner qu'elle ne pensa même pas à nous demander pourquoi nous rentrions si tard, crasseux et échevelés... C'était à vous déguster de vouloir sauver votre mère des griffes d'un fantôme !

Quant à Constance, cette ingrate... Constance cria que son squelette était tout sale et son journal illisible... Pour un peu, elle nous aurait accusés de l'avoir fait exprès.

Mais, dans notre malheur, nous ne manquions tout de même pas de chance : M. Gilles ne porta pas plainte, et il n'était pas interdit de planter des arbustes autour des vieilles croix. Alors, nous modifiâmes notre folle histoire pour la rendre plus crédible.

Dès le lendemain, à l'issue d'une réunion à la cabane, nous décidâmes de creuser à toute vitesse un trou - le troisième en deux jours ! - dans mon propre jardin, et d'écrire une fausse lettre d'aveux signée Joseph...

Ce fut une sage précaution. Le surlendemain, nous étions convoqués tous les six par la police, car l'intègre capitaine Delpy n'avait pu se résoudre à taire aux autorités l'existence du squelette humain. Après des explications toutes plus embrouillées les unes que les autres, nous donnâmes la fausse lettre d'aveux et les policiers semblèrent satisfaits. Nous étions enfin tranquilles.

Enfin presque. Ma pauvre maman n'aima pas du tout que l'on trouve un squelette de fille étranglée dans son jardin. Pire, elle nous fit une crise d'urticaire géant du plus bel effet en apprenant que son héritage lui venait d'un assassin...

Cela aurait pu être la fin de nos aventures, si Constance, l'enquiquineuse, la dangereuse Constance qui jouait avec le gaz et les allumettes, qui poussait les vieillards dans les escaliers, était partie pour un monde meilleur... Mais, non, elle hantait toujours les lieux !

« Alors, lui demanda froidement Blanche, que veux-tu encore ? »

Ses longs cheveux ondulaient, ses yeux gris-bleu pétillaient et elle avait un sourire détendu de jeune fille heureuse.

« Belle cérémonie ! fit Constance. Le prêtre a bien parlé. C'est exactement comme cela que je voulais que les choses se passent. On sait à présent à Gressuy que j'étais une fille honnête...

— Tu vas t'en aller ? demandai-je à mon tour.

— Dans un instant, le temps de vous dire au revoir... et merci. Il m'a fallu beaucoup d'énergie pour sortir de la maison et venir jusqu'ici. Je m'en vais retrouver mes parents et la cousine Berthe... »

J'avais bien envie de lui demander à quoi cela ressemblait « là-bas », mais ce n'était guère le moment de papoter. À quelques mètres devant nous, les fossoyeurs descendaient le corps de Constance dans son cercueil de chêne.

« Vous savez, dit-elle comme pour s'excuser, ce n'est pas drôle d'être un fantôme... Toute une éternité à hanter une maison, c'est long...

— Oui, plaisanta ma grand-mère, comme disait un pote à moi, l'éternité c'est long, surtout vers la fin...

— Adieu... »

Son corps s'évapora comme dans un nuage de brume, tandis que la dalle du caveau retombait lourdement.

Nous nous regardâmes d'un air presque incrédule : Constance était partie pour toujours.

La cérémonie se terminait et Blanche nous abandonna pour recevoir, avec maman, les condoléances d'usage. Je la laissais à ses admirateurs, sous les flashes qui crépitaient par moments, fixant à jamais cette scène émouvante. Puis j'entraînai mes amis vers la porte du cimetière.

« Que fait-on cet après-midi ? demanda Manu.

— On pourrait aller au cinéma..., proposa Simon.

— Et pourquoi ne resterions-nous pas à la cabane ? proposai-je à mon tour.

— Impossible, fit Marie, j'ai des devoirs à terminer pour la rentrée.

— Amène-les, nous les ferons ensemble.

— Chouette !

— J'avais envie de faire des crêpes, expliqua Caroline, vous voulez que j'en rapporte ?

— Tu sais faire les crêpes ? s'étonna Manu en prenant la Citrouille par le bras.

— Évidemment, imbécile, pas besoin d'être médium pour ça !

— O.K., fit Simon, moi je m'occupe du chocolat chaud. »

Je levai le nez pour sentir la pluie fine couler sur mon visage avec un sentiment de bien-être encore inconnu. Le soleil brillait dans mon cœur, tandis que mes amis plaisantaient à mes côtés. J'étais heureux.

Voilà cinq jours que je n'avais pas pensé à Olivia.